

Romance historique



Marie Dewitte
**Dangereux
jeux de reines**

***Dangereux
jeux de reines***

Marie Dewitte

OceanofPDF.com

Boulogne-sur-Mer, 1308. Le puissant roi de France Philippe IV le Bel marie son unique fille, Isabelle, au jeune Édouard II, roi d'Angleterre.

Lors de ces noces grandioses, Morgane, une damoiselle anglaise échaudée par l'idée du mariage, se découvre malgré elle troublée par le charme railleur de Thiébaud, séduisant chevalier à la cour de France.

Mais tout semble les séparer : la Manche, et surtout l'animosité qui règne entre la froide Isabelle et sa belle-sœur Marguerite, la frivole reine de Navarre, épouse de son frère aîné.

Derrière le faste des fêtes royales, entre rivalités déclarées et secrètes amours, Morgane et Thiébaud parviendront-ils à surmonter leur défiance mutuelle alors que l'antagonisme des deux reines menace de les entraîner dans un drame sans précédent ?

© 2023 Marie Dewitte.

Texte protégé par le droit d'auteur. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Marie Dewitte (autoédition)

marie@marie-dewitte.fr

www.marie-dewitte.fr

Couverture : Marie Dewitte

Crédits photo : Depositphotos – JuliaSha

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

ISBN : 978-2955804773

OceanofPDF.com

Les derniers Capétiens

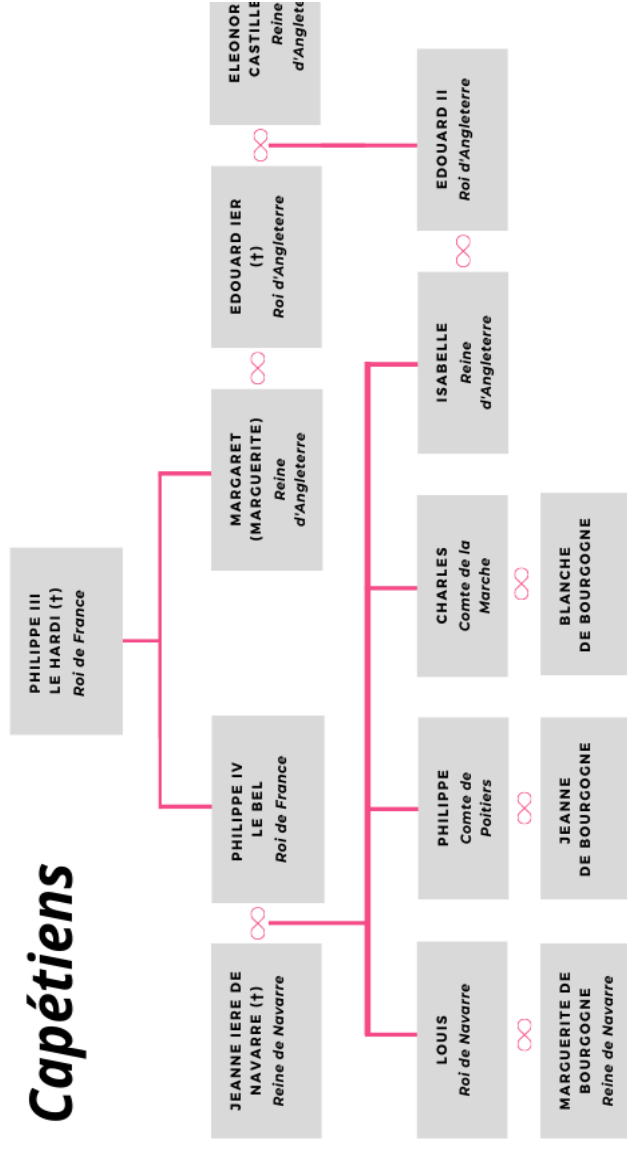


Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

[À propos de l'autrice](#)

-

Première partie :

Boulogne

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Boulogne-sur-Mer, 23 janvier 1308

Il y avait foule la première fois que je posai le pied sur le sol de France. Le nez en l'air, je regardai de tous côtés, émerveillée par la scène qui se déroulait devant mes yeux. Les rues de Boulogne étaient pavoisées en l'honneur du mariage d'Édouard II, nouveau roi d'Angleterre et d'Isabelle, la fille du roi de France Philippe IV le Bel. Les venelles débordaient d'étals et de badauds, comme si une foire s'était installée pour l'occasion, et les habitants se penchaient aux fenêtres pour ne rien rater du spectacle.

— Morgane ! entendis-je soudain appeler.

Baissant la tête, je me dépêchai de rejoindre mon amie Anne et repris ma place de suivante auprès de la reine Margaret¹, sœur du roi Philippe et veuve du précédent roi anglais, Édouard I^{er}.

Le cortège quitta la ville basse pour gagner l'enceinte haute qui enserrait l'église Notre-Dame et le château comtal qui nous abriterait durant les six jours de festivités prévus. Six jours ! Le faste déployé me paraissait à peine croyable. À mesure que j'avancais et que Margaret murmurait le nom de chaque royal invité, chacun plus richement vêtu que le précédent, une gaieté contagieuse m'envahit. Je ne pus retenir un petit rire joyeux. Il me semblait qu'il faisait plus doux à Boulogne qu'à Londres malgré le vent qui soufflait depuis la mer. À moins que ce fût la joie et le plaisir que je me promettais qui me réchauffaient ainsi. Enfin, on allait s'amuser, quitter cette lourde

ambiance de deuil qui assombrissait depuis des mois les journées, déjà plombées par la mauvaise saison.

J'aspirais aussi à rencontrer mon cousin, le fils du frère de mon père, que je ne connaissais point encore. C'était la reine elle-même qui me l'avait suggéré. Un tel évènement drainait toute la fine fleur de la noblesse, peut-être le seul du siècle qui rassemblait tant d'horizons divers, et j'avais bon espoir de le retrouver. Mon unique famille.

Et non succomber au charme d'un beau chevalier comme me le prédisait mon amie Anne qui, depuis l'annonce de ses fiançailles, reportait sur moi ses rêveries romantiques.

Orpheline, je n'ignorais pas que ce serait la reine Margaret qui se chargerait de m'établir. Je savais aussi que, ayant vécu une union arrangée avec un époux quarante ans plus vieux qu'elle, la jeune veuve de vingt-huit ans ne me forcerait à rien. J'avais conscience de cette chance unique et je ne comptais point la gâcher.

Nous atteignîmes le château comtal où des cris enjoués attirèrent mon attention. Je tournai la tête et découvris un attroupement dans le jardin non loin des hauts murs de l'édifice : des trouvères déclamant des vers, des ménestrels grattant leurs instruments, une nuée de damoiseaux et damoiselles aux atours flamboyants qui riaient et bavardaient avec entrain.

Un joyeux charivari que, malgré ma réserve habituelle, je brûlais d'envie de rejoindre.

Deux hommes s'écartèrent et au milieu du groupe, j'aperçus l'une des plus jolies femmes qu'il m'avait été donné de voir. Cela tenait moins dans ses traits que dans son attitude : l'éclat gourmand de ses yeux, sa façon de lever la tête avec coquetterie, les dents régulières qu'elle dévoilait comme prête à

croquer la vie. Et sa toilette ! À tout le moins provocante avec sa robe en velours bleu vif, fendue presque jusqu'à la taille, révélant une sous-robe de soie d'un ton plus clair.

Près d'elle demeuraient deux jouvenceaux, le regard plus brillant que leur vêtue, aussi modeste que la mienne. L'un d'eux tenait la main de la jeune femme, esquissant avec elle quelques pas de danse, avant de lui chuchoter un mot à l'oreille.

— Cela doit être Marguerite de Bourgogne, couronnée reine de Navarre depuis peu, commenta la reine Margaret. L'épouse de Louis, le fils aîné de mon frère. Et près d'elle, voilà sa cousine, Jeanne. Elles comptent dix-sept et seize ans.

Comme moi !

Je portai mon regard sur la deuxième jeune fille que je n'avais pas remarqué tant la première captait l'attention de tous. Elle était pourtant gracieuse et aimable elle aussi.

— Il se dit que la cour de mon frère est bien moins triste depuis que ces deux-là l'ont rejointe, continua Margaret. Assurément, il a mieux marié ses fils que sa fille. Tous ces jeunes gens ont à peu près le même âge. Et les dots que ces damoiselles ont apportées ne sont pas négligeables.

— La princesse Isabelle sera reine d'Angleterre, osai-je relever.

Couronnée et consacrée première dame du royaume. N'était-ce point un statut enviable ?

— Une maigre consolation, vu celui qu'on lui destine, rétorqua Margaret pour mes seules oreilles. Elle n'a encore que douze ans.

Je hochai la tête, pleine de commisération pour la fiancée, et tournai mon regard vers le roi Édouard qui entrait justement dans le château. Une fois de plus, je fus frappée par sa prestance : grand, blond, athlétique, ses vingt-trois ans avaient de quoi affoler le cœur de nombreuses damoiselles. Mais, comme Margaret, qui appréciait pourtant beaucoup son beau-fils né d'une première union du roi, je connaissais son caractère : irrésolu, faible et surtout davantage porté sur les amitiés masculines fusionnelles. Pour preuve, son favori Pierre Gaveston, un chevalier gascon de petite naissance et d'autant de jugeote. Le roi l'avait comblé de bienfaits et lui avait imprudemment laissé les pleins pouvoirs en son absence, s'attirant par ce fait l'inimitié des grands du royaume.

Comment la jeune princesse arriverait-elle à faire sa place dans cette cour remplie de rivalités où le cœur de son souverain semblait déjà aimer ailleurs ?

Cette fête si belle, promesse de paix durable entre la France et l'Angleterre, cachait des aspects bien moins avouables.

— Près d'elles, ce sont les princes ? m'enquis-je, revenant à la scène plus agréable devant moi.

Leurs attentions envers les princesses me charmaient, même si au fond de moi, je désapprouvais leurs atours, trop discrets pour des fils de roi.

— Que nenni, me détrompa Margaret, ce sont seulement des damoiseaux de leurs suites qui consacrent un peu de leur temps à distraire ces dames comme le préconise l'amour courtois. J'espère que la princesse Isabelle rendra sa nouvelle cour aussi aimable. D'ailleurs, je vous céderai à elle si vous le souhaitez, Morgane. Son entourage sera assurément plus plaisant que celui d'une douairière confite dans ses prières.

— Oh, ma dame, ne vous méjugez pas ainsi, protestai-je pour masquer mon expression médusée devant l'impudence étonnante des Français. Vous quitter serait bien mal récompenser votre bonté à mon égard.

— J'ai promis à votre mère de veiller à votre bonheur et j'ai conscience que ma suite n'est plus la plus agréable à la jeunesse.

Puis elle s'avança pour échanger quelques mots avec une dame venue la saluer. Je restai en arrière. Aussitôt, Anne s'approcha de moi.

— Ne vous l'avais-je pas affirmé avant de partir ? Ces Français semblent si joyeux et badins. Cela est bien différent de la cour que nous connaissons.

— Le roi Édouard I^{er} était fort occupé à guerroyer.

— Mais il est mort, rétorqua-t-elle, et avec l'avènement d'un nouveau couple de souverains, cela va changer. J'espère que la reine Margaret m'enverra avec vous auprès d'Isabelle avant que mes noces ne se concrétisent.

J'allais acquiescer quand une jeune fille surgit au milieu de l'attroupement, presque une enfant encore. Grande et fine, les cheveux blonds et les traits réguliers, sa robe d'un rouge soutenu moulait son corps juvénile. Une dame d'un certain âge l'accompagnait sans la quitter de son regard bienveillant. Les épaules rejetées en arrière, la jeune fille apostropha Marguerite de Bourgogne d'une voix pointue et un peu sèche.

— Passe encore dans vos appartements, mais vous devrez arrêter de vous donner publiquement en spectacle. Votre attitude n'est point celle que l'on attend d'une souveraine. Pensez-vous que ma mère, la précédente reine de Navarre, que Dieu ait son âme, se serait conduite de manière aussi frivole que vous ?

— Ça doit être la princesse Isabelle, souffla Anne qui ne perdait rien de la scène.

Je hochai la tête tandis que la Bourguignonne répliquait avec une ironie un peu mordante, confirmant notre hypothèse :

— Oh, cessez de me regarder avec réprobation, Isabelle. Votre existence de princesse choyée prend bientôt fin. Je gage que vous comprendrez mon besoin de distraction quand vous connaîtrez à votre tour les délices de la vie conjugale, loin des vôtres.

Je n'avais pas quitté la jeune fille des yeux. Les commissures de sa bouche tremblèrent de manière imperceptible. Son dos se raidit et ses doigts se crispèrent un instant avant de retrouver leur mobilité. Elle expira doucement, releva le menton et fit demi-tour sans rien dire, suivie de la femme d'âge mûr qui l'accompagnait.

— Elle ne semble point amusante, me chuchota Anne d'une voix déçue. Heureusement que notre roi a davantage d'humour.

— J'ai ouï dire qu'elle était celle de la fratrie qui ressemble le plus à son père, répondis-je du même ton. Je pensais que ce n'était qu'apparence physique, mais peut-être a-t-elle pris aussi de son caractère.

— Que Dieu nous préserve d'une telle catastrophe, il paraît si intransigeant...

Puis elle se tut, car un intendant s'approchait pour nous escorter à notre appartement. Une chambre pour Margaret, un réduit où ses suivantes s'entasseraient sur de simples paillasses. Je n'en avais cure. La plupart des nombreux invités devaient se contenter de tentes dans la bise glaciale.

Une fois, nos effets installés, je sollicitai de la reine la permission de partir à la recherche de mon cousin. Elle approuva, autorisant Anne à m'accompagner. Nous sortîmes du château et nous nous dirigeâmes vers le village de tentes colorées qui abritaient les invités moins prestigieux.

— Je n'allais pas vous laisser aller seule dans une ville inconnue, se justifia Anne avec un petit sourire d'excuse.

— Je pense plutôt que votre curiosité s'accommodait mal de demeurer enfermée à l'intérieur, la raillai-je.

— Il faut bien que je profite des quelques mois de sursis qu'il me reste avant d'être claquemurée au pays de Galles, reconnut-elle, son sourire s'effaçant à la mention de son prochain mariage. La reine ne me laisse point autant de liberté qu'à vous.

— Peut-être parce qu'elle me sait plus raisonnable.

J'avisai un groupe de veuves convenables qui déambulaient, une guimpe sévère autour de la tête, et m'approchai d'elles pour m'enquérir de la tente de Raoul de Helesy, mon cousin normand. Elles m'indiquèrent la direction à suivre. Alors que nous nous remettions en route, Anne me chuchota en désignant quelques jeunes gens de belle allure :

— Pourquoi n'avoir pas demandé notre chemin à ces damoiseaux ?

— Parce que nous sommes deux damoiselles anglaises respectables et non quelques servantes effrontées, répliquai-je.

— Ni de hardies princesses de la cour de France, soupira-t-elle.

Notre arrivée me dispensa de répondre. Avant de me signaler au valet qui vaquait aux alentours, je pris une grande inspiration. Enfin, j'allais

rencontrer mon cousin, un garçon de mon âge, seul rescapé d'une peste qui avait détruit sa fratrie.

Je m'annonçai au serviteur qui, après avoir examiné notre mise, nous fit entrer. À l'intérieur, deux jeunes hommes étaient avachis dans des fauteuils, une coupe à la main, en train de discuter. D'un âge semblable au mien, ils arboraient tous les deux des cheveux blonds. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Alors que l'un présentait des traits séduisants, l'autre avait le nez tordu, peut-être une conséquence d'une joute ayant mal tourné. Nous avisant, ce dernier s'exclama, coupant la parole au valet :

— Quelle bonne idée d'avoir invité des filles pour nous distraire, Philippe ! En plus, elles sont gracieuses. Votre charme vous a encore permis de nous dégouter des merveilles.

Comprenant ce qu'il voulait dire, je m'empourprai aussitôt.

— Si vous êtes bien sire Raoul, je suis votre cousine, messire. Morgane de Helesy, la fille de votre oncle cadet. Mais peut-être m'a-t-on mal informée et je m'excuse en ce cas de vous avoir dérangé.

L'homme se redressa brusquement, me toisant de sa haute taille tandis que le deuxième s'acquittait d'un salut plus courtois.

— Non, c'est bien moi, répondit mon supposé cousin en m'observant avec attention, sans paraître décidé à s'excuser. Ainsi vous êtes ma cousine d'Angleterre.

— Je suis heureuse de vous rencontrer enfin, souris-je malgré cet accueil calamiteux. Mon père me parlait avec beaucoup de plaisir de sa parentèle. Mais peut-être aurait-il omis de me signaler un autre cousin ?

Mes yeux avaient dérivé vers le deuxième jouvenceau.

— Philippe d'Aulnay de Grand-Moulin, une seigneurie proche de la mienne, le présenta Raoul. Et votre amie ?

— Anne Wright, une suivante de la reine douairière Margaret, comme moi-même. Je suis venue sur son conseil.

À ces derniers mots, il m'adressa un regard froid.

— Ainsi vous venez vous enquérir des quelques terres que votre père vous a laissées. Voilà de nombreuses années que je m'en occupe et il me semble malvenu de...

— Non, absolument pas, m'écriai-je comprenant sa méprise. Je ne veux point vous reprocher votre gestion. Vous les administrez avec sagesse alors que je n'y connais rien. Je souhaitais seulement faire votre connaissance.

Son expression peu amène se décrispa légèrement.

— Cela est bien vrai. Les pucelles de votre âge n'entendent rien aux réalités de la vie. D'ailleurs, il serait peut-être temps de vous marier. Vous êtes assez aimable de physionomie. Je pense que vous plairez à un mien voisin que j'espère m'attacher. Thie...

Je n'entendis pas la suite. Un frisson glacé remonta le long de mon dos. Je n'étais pas venue pour qu'il dispose de moi à sa convenance.

— C'est la reine d'Angleterre qui a la tâche de m'établir, l'interrompis-je avec une certaine urgence. Vous ne voudriez pas vous substituer à une si grande dame ?

Il grimaça. Son compagnon s'esclaffa avant de m'étudier avec plus d'attention.

— Vous devriez être plus courtois avec une personne qui a l'oreille royale, fût-elle de votre sang, se moqua-t-il ensuite en jetant un coup d'œil à

Raoul. Elle pourrait favoriser votre crédit auprès de la cour... ou le freiner.

Ce dernier rougit et ses poings se serrèrent de colère.

— J’entends sonner none², déclara soudain Anne. Nous devrions y aller, Morgane. La reine nous attend.

Elle ne nous avait point donné d’heure, mais je compris son stratagème et j’acquiesçai aussitôt.

— En effet. Je suis heureuse d’avoir fait votre connaissance, mon cousin. Et vous aussi, messire d’Aulnay. Probablement, nous reverrons-nous durant ces festivités ?

— C’est certain, je compte veiller sur vous, ma cousine.

Je retins un frisson à son ton à la fois doucereux et menaçant. De mon côté, je n’y tenais point. J’avais eu un aperçu suffisant de sa personnalité.

Grossier, avide et colérique.

— Vous l’avez échappé belle, Morgane, souffla Anne quand nous fûmes sorties de la tente. Mariée en France. Quelle idée détestable !

— Je pensais que vous appréciez le caractère joyeux et badin de ses habitants, m’amusai-je.

— Seulement les manières policées de la cour, non celles des rustres des campagnes... Enfin, si vous me permettez ce jugement envers votre cousin, finit-elle d’une voix plus contrite.

— Ne vous inquiétez pas. J’ignorais à quoi je m’attendais, mais certainement pas à un tel accueil.

— Et vous, n’ayez point de regret s’il ne correspond pas à vos espérances. Il n’est que votre cousin et non l’homme que vous épouserez. La reine vous apprécie et veille sur vous. C’est tout ce qui compte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Deux jours après notre arrivée, sur le parvis de l'église Notre-Dame battu par le vent, une jeune fille grande et blonde au maintien rigide, liait sa vie à un roi qui ne la contemplait même pas.

Sa robe bleu et or, recouverte d'un splendide manteau rouge, attirait tous les regards par la richesse de ses couleurs. Édouard lui passa un anneau béni au pouce, à l'index et au majeur, puis elle posa sa main sur la charte nuptiale, tandis que l'évêque balançait son encensoir autour d'eux, entonnant de nouvelles prières.

Un frisson me saisit quand je réalisai qu'ils allaient devoir passer le reste de leur vie ensemble alors qu'ils ne s'étaient jamais vus auparavant. Cela me semblait terrifiant et je remerciai une fois de plus ma bienfaitrice de ne point vouloir m'imposer d'union.

Après la cérémonie de mariage proprement dite, nous entrâmes dans l'église pour y entendre une messe solennelle. Les nouveaux mariés officièrent avec l'évêque, avant de s'agenouiller auprès de l'autel. Le prêtre les recouvrit d'un long voile qui m'évoqua inmanquablement leur futur lit nuptial.

Heureusement que l'usage retarde la consommation du mariage quand la mariée est si jeune, me rassurai-je en retenant un nouveau frisson. Malgré son changement radical de vie, Isabelle pourrait au moins dormir sereinement ce soir.

Le cérémonial prit fin et nous sortîmes de l'édifice aux abords duquel le peuple de Boulogne s'était massé pour acclamer les mariés. En ces jours de

liesse, il n'était pas rare de pouvoir recueillir une petite pièce qui améliorerait l'ordinaire. Les nobles invités, escortés par leur suite, envahirent les rues, poussant l'assemblée nombreuse qui reflua en désordre.

Attirée par un mouvement de foule, je fus soudain séparée de mes compagnes. En un instant, je me retrouvai écrasée entre plusieurs dos. Le souffle me manqua. Une boule m'obstrua la gorge et je sentis la panique me submerger. Un coup de coude m'atteignit sous les côtes. Je me pliai de douleur. Une épaule m'écorcha la joue. Je poussai un cri, mais mon appel fut noyé dans la cohue. Bousculée, rudoyée, compressée, je craignais de m'évanouir à tout instant, de périr étouffée, piétinée. Un autre choc m'étourdit et je me retrouvai soudain contre une poitrine ferme. Désorientée, je levai des yeux larmoyants. Une crinière auburn portée plus longue que ne le voulait l'usage. Des vêtements chamarrés et un bijou qui m'avait griffé la tempe. Deux bras se refermèrent sur moi. Saisie de panique, je criai, mais les deux pieds bien campés sur le sol, la silhouette se courba légèrement pour m'abriter, tenant la foule à distance. Tremblant de tous mes membres, je pris une longue inspiration dans ce fragile refuge, distinguai une fragrance de cuir et de cheval. L'homme me dévisagea, car c'était un homme, jeune, au regard soucieux.

— Je vais essayer de nous extraire de cette foule, crus-je comprendre.

Il avait parlé français, une langue proche de l'anglo-normand que nous pratiquions à la cour d'Angleterre. Je hochai la tête et m'agrippai frileusement à l'inconnu. Sous mes doigts, ses muscles me parurent de pierre. Oui, peut-être était-il suffisamment fort pour y arriver.

Il poussa, joua des coudes et des épaules sans me lâcher un seul instant. Après un temps qui me sembla infini, nous nous retrouvâmes hors de la foule,

contre le mur de l'église et ma respiration trop rapide se calma progressivement, à l'instar des battements fous de mon cœur. Levant le nez vers mon sauveur, je finis par me dégager avec une certaine réticence, devais-je reconnaître. Contre lui, je m'étais sentie en sécurité et je rechignais à quitter ce refuge. Ses bras mirent du temps à me lâcher comme s'il était déçu, lui aussi, de me laisser aller. Puis devant ma mine échevelée, il sortit son mouchoir et me le tendit.

Je pris le carré de batiste et déclarai d'un ton tremblant :

— Je vous remercie, messire. Sans vous, c'en était fait de moi.

Il m'observa, une lueur d'admiration dansant dans ses yeux noisette qui dérivèrent vers le bout d'épaule dévoilé par ma manche déchirée. Je m'empourprai sous cet examen impudent.

— Il ne me semble point vous avoir déjà vue, damoiselle, répondit-il d'une voix râpeuse, un peu cassée, qui m'arracha un frisson.

Je le dévisageai à mon tour. Son front large était plissé par la concentration. Un nez droit surmontait une bouche généreuse qui semblait plus habituée au rire qu'à la gravité de ces derniers instants. Je ne lui donnai pas plus de vingt ans.

— Je fais partie des suivantes de la reine d'Angleterre.

— Laquelle ? demanda-t-il avec une certaine irrévérence, le sourire en coin.

Je le fixai, offusquée, puis me rappelai les noces. Même si elle n'avait pas encore été consacrée, la princesse Isabelle était maintenant une reine anglaise.

— La reine Margaret.

— Ce qui expliquerait votre incognito, belle inconnue.

Je rougis de nouveau et jetai un coup d’œil autour de moi. Devais-je craindre ce séducteur ? Ne m’avait-il épargné ce danger que pour profiter de mon désarroi ? Puis je poussai un discret soupir de soulagement. Nous n’étions point isolés, des badauds vaquaient quelques pas plus loin.

— Pour être aussi badin, vous devez être français, répliquai-je pour reprendre contenance.

Aussitôt, je me mordis les lèvres devant mon audace. Je n’étais habituellement pas comme Anne à parler avant de réfléchir. L’idée d’avoir échappé à la mort me montait à la tête tel un vin capiteux, et je me laissais aller à dire des choses qui, autrement, n’auraient jamais franchi mes lèvres.

— En effet. Je suis écuyer dans la maison du roi de Navarre.

Louis, le fils aîné du roi Philippe. L’époux de l’audacieuse Marguerite de Bourgogne. Évidemment !

— Je comprends mieux votre impudence, répondis-je avec une âpreté qui m’étonna. J’ai ouï dire que la cour de ce seigneur n’est point triste depuis son mariage.

— Mon impudence, s’amusa-t-il. Alors que je vous ai sortie de ce péril ! Vous n’avez point la reconnaissance facile, damoiselle. Puisque vous paraissez remise de vos émotions comme l’agilité de votre langue semble le suggérer, il est temps que je vous raccompagne auprès des vôtres. En parfait gentilhomme, n’ayez crainte.

Ses derniers mots avaient résonné, pleins de raillerie. Avant que je puisse protester, il me prit le bras et emprunta des ruelles moins encombrées afin de rejoindre le banquet organisé pour les noces. Le silence régnant entre nous

n'était rompu que par les cris joyeux de la populace qui festoyait elle aussi, des tonneaux de vin ayant été mis à sa disposition. Consternée par mes manières déplorables, je n'osai relancer la conversation. Je l'avais probablement vexé, sans vraie raison, si ce n'était la familiarité avec laquelle il s'était adressé à moi.

Belle inconnue.

Je frissonnai à cet hommage badin que nul n'avait jamais encore rendu à ma personne. Puis je me remémorai son étreinte puissante alors qu'il nous sortait de la foule. Il m'avait sauvée, comme un de ces chevaliers de légende dans les chansons des trouvères et je l'avais presque insulté.

À y repenser, je me sentais rougir de gêne. Si elle venait à l'apprendre, la reine Margaret serait scandalisée de mes manières déplorables, elle qui avait veillé de près à mon éducation. Il fallait que je trouve quelque chose de plus aimable à dire et que...

Nous arrivions au château. Me rappelant un détail, je m'arrêtai brutalement.

— Je ne peux me présenter aussi échevelée, m'alarmai-je en me tâtant. Il me faut faire toilette. Ma robe, mes cheveux...

— C'était bien mon intention, damoiselle. Dans le cas contraire, si nous paraissions ainsi, vous pourriez définitivement ternir ma réputation.

Je lui jetai un coup d'œil. Il avait dans les yeux une lueur gentiment moqueuse et ne semblait pas me tenir rancune de mes propos précédents. Aussitôt, l'embarras que je ressentais s'allégea.

— Oh non, je m'en voudrais beaucoup après votre geste, m'écriai-je avant de rougir furieusement.

Je m'empressai d'ajouter, d'une voix plus posée, telle la damoiselle modeste et réservée que je devais être en toutes circonstances :

— Je vous remercie une fois de plus. Peut-être nous croiserons-nous encore durant ces festivités ?

Son regard étincela.

— Je l'espère, si ce n'est point au milieu d'une nouvelle foule. Quoique, si cela me permet de m'illustrer à nouveau auprès de vous...

Il badinait encore et mon cœur se mit à battre plus vite. Je me rendis compte que j'aimais ça. Anne avait raison, c'était assez amusant, en définitive. Si seulement je pouvais cesser de rougir à tout bout de champ.

Je gravai ses traits réguliers dans ma mémoire, admirant l'éclat de ses dents entre l'arc délicat de ses lèvres, étouffé par celui plus intense de ses cheveux. Inclinant la tête une dernière fois, je regagnai ma chambrette, vide à cette heure-ci. Je passai rapidement un linge mouillé sur mon visage pour en chasser la poussière et les traces de larmes, puis changeai de robe. Avec un soupir, je contemplai l'état de la précédente. Il me faudrait la réparer tout à l'heure. Je n'avais point tant de belles toilettes pour renoncer à une seule.

Dès que je gagnai la salle où avait lieu le banquet, mes compagnes m'entourèrent.

— Où étiez-vous donc, Morgane ? m'interrogea Anne avec empressement. Nous avons craint pour vous avec cette presse.

— En effet, je fus séparée de vous toutes à la sortie de l'église. J'ai été bien bousculée, mais un damoiseau m'aida à m'extraire de cette émeute.

— Vous vous en sortez à bon compte. Il se dit qu'un des invités est mort, piétiné par la populace.

Je poussai un léger cri à cette nouvelle, visualisant de nouveau la violence de la foule. J'avais eu de la chance. Une chance qui se prénomrait... je me rendis compte que j'ignorais son nom.

Messire impudent, décidai-je de le baptiser. Après tout, il m'avait abordé comme nul ne l'avait fait avant lui.

— Quel mauvais présage pour ce mariage, décréta Edwige, une autre damoiselle.

— Allons donc ! rétorqua une troisième. Il y a des trépas à chaque évènement d'importance. L'imprudence, l'excès... et ça n'est pas fini. N'oubliez pas que des joutes sont prévues d'ici quelques jours.

Anne soupira d'impatience. Je gardai le silence. Mon sauveur allait-il y participer ? Prendre le risque de récolter une blessure ? Probablement. Comme tous les hommes, il devait mourir d'envie de s'y illustrer devant les nombreuses damoiselles présentes. Pour faire battre leur cœur plus vite et récolter leurs cris angoissés. Il valait mieux que je l'oublie.

CHAPITRE 3

Quand les autres filles s'agitèrent autour de moi, je finis de m'éveiller en bâillant. J'avais veillé tard hier, réfugiée auprès du feu pour y voir clair et réparer les outrages de ma manche. Je m'étirai, me levai et après une rapide toilette, j'enfilai ma robe raccommodée. Si l'examen n'était point trop méticuleux, personne n'y verrait rien, décidai-je en la scrutant à la lumière du jour. Malgré moi, je poussai un léger soupir. Bien sûr, en parfait état ou non, jamais je ne pourrais rivaliser avec la splendide Marguerite de Bourgogne. J'en étais étrangement désappointée.

M'emmitouflant dans la seule fourrure que je possédais, je rejoignis la reine Margaret et sa suite, et nous prîmes le chemin des jardins. Un beau soleil d'hiver éclairait le ciel. Je levai mon regard vers l'astre et le laissai me réchauffer le visage de ses rayons. Malgré moi, je cherchai une chevelure auburn parmi les promeneurs. J'aperçus quelques dames qui déambulaient et reconnus Marguerite et sa cousine Jeanne. Mon regard erra ensuite vers un groupe de jouvenceaux qui traversaient à grands pas la pelouse. Blonds, bruns, barbus ou dégarnis. Pas de couleur de flamme.

— Je vous trouve distraite ce matin, Morgane, intervint une voix ferme à côté de moi. Serait-ce à cause de l'incident dont on me fit part hier ?

Je tournai la tête promptement et esquissai un sourire d'excuse envers ma reine. Elle s'était légèrement penchée vers moi et ses yeux me dévisageaient avec sa bienveillance coutumière.

— En effet, ma dame, confirmai-je en rougissant. Je cherchais à reconnaître celui qui me tira de ce fort mauvais pas. Il ne s'est point présenté et j'ignore son nom.

— Cela est bien regrettable, car je l’aurais récompensé.

— Morgane, souffla soudain Anne. Il y a quelqu’un qui...

Un mouvement d’épaule agacé m’échappa à cette interruption impolie. Je tournai la tête et sursautai. Devant moi se tenait celui que j’avais cherché en vain. *Messire Impudent*. Une douce tiédeur envahit ma poitrine avant de m’enflammer les joues. Son regard chaud semblait quémander mon indulgence, une impression que son demi-sourire suffisant gomma aussitôt. Pas d’élégance aujourd’hui, notai-je en un clin d’œil, mais une toilette pratique – davantage destinée à chasser qu’à se pavaner dans les jardins – qui ne diminuait néanmoins pas sa séduction. Je me raclai la gorge, intimidée, et chuchotai entre mes dents.

— C’est lui, ma dame.

Margaret l’observa avec une attention qui le désarçonna quelque peu. Il la salua avec grande courtoisie – au moins, il n’était pas aussi grossier que mon cousin – puis se tourna vers moi.

— Damoiselle, je cherchais justement à vous rencontrer. Après l’incident d’hier, il m’a semblé tout naturel de défendre vos couleurs au tournoi. Me feriez-vous l’insigne honneur de me les confier ?

— Dès aujourd’hui ? balbutiai-je. Je pensais que la joute n’aurait lieu que mardi.

Il m’adressa un sourire de conspiration.

— Nous sommes quelques-uns bien décidés à nous entraîner auparavant. Il serait dommage que la victoire aille à l’Angleterre même si c’est son roi qui l’organise, murmura-t-il.

Je le fixai bouche bée face à cette nouvelle impudence. Ne s’exprimait-il pas devant la reine douairière ?

Qui était Française avant son mariage.

Mais moi, je ne l’étais point.

— Vous devriez accepter, intervint Margaret en nous observant tous les deux. Au moins par reconnaissance.

Je rougis.

— C’était mon intention, mais je ne suis pas sûre de... d’avoir...

Dans le même temps, je cherchai mon mouchoir, en vain.

— Prenez votre temps. Il n’est pas nécessaire de déchirer à nouveau votre robe pour satisfaire ma requête, souffla mon sauveur pour n’être entendu que de nous deux.

Mon nez se mit à me picoter et ma gêne monta d’un cran. Je regrettais une fois de plus de ne pas avoir le répondant d’Anne. Vite, il fallait que je me sorte de cet aparté embarrassant. Enfin, je sentis sous mes doigts la douceur d’un coin de batiste et l’extirpai avec force de ma poche.

— Je l’ai, m’exclamai-je avec un cri de victoire avant de m’empourprer derechef.

C’était son mouchoir, celui qu’il m’avait confié la veille pour m’épousseter.

— Oh ! Vous préféreriez que je défende les miennes ? s’indigna-t-il faussement. Avez-vous si peu confiance en ma valeur malgré mes exploits de la veille ?

Ses yeux étincelaient... de plaisir, et je ne pus m’empêcher de laisser éclater un léger rire.

— Comment vous appelez-vous, messire ? s'enquit la reine qui paraissait beaucoup se divertir du spectacle que nous lui offrions malgré moi.

— Thiébaud de Flercé pour vous servir, se présenta-t-il en s'inclinant de nouveau.

Thiébaud. Je le prononçai silencieusement, faisant rouler ces deux syllabes sur ma langue. Maintenant, je pouvais mettre un nom sur cette crinière auburn, cette expression amusée, cette voix légèrement âpre qui semblait jouer avec mes nerfs.

— Mon indulgence vous est déjà acquise suite à votre geste d'hier, déclara Marguerite. J'espère néanmoins que vous mettrez tout votre cœur à défendre l'honneur de notre chère Morgane dans la lice.

Il acquiesça, puis souriant plus franchement, il murmura pour moi seule :

— Un nom de fée. Je comprends mieux maintenant l'enchantement dont je suis victime.

Ses yeux noisette plongèrent un bref instant dans les miens. Mon cœur se mit à battre plus vite et un léger soupir vint mourir sur mes lèvres. Mais déjà, il saluait une dernière fois avant de s'éloigner rejoindre ses amis.

Margaret me jeta un regard entendu. Rouge de honte, ne sachant quelles étaient mes fautes, je baissai la tête. Tout était allé trop vite. En quelques instants, j'avais appris son nom et me retrouvais la dame de ses pensées chevaleresques.

Anne s'approcha de moi.

— Ainsi, c'est lui, murmura-t-elle. Ma foi, vous êtes plutôt bien tombée. Il est plus beau que mon fiancé et il a de l'humour en prime.

— Il n'est pas le mien, lui rappelai-je avec brusquerie.

Elle allait un peu vite en besogne. Il n'était pas dans mes projets de convoler avec le premier venu.

Le lendemain, dès l'aube, je partis prier à l'église Notre-Dame. Sur l'ordre de Marguerite, j'avais fait parvenir un message la veille à mon sauveur qui lui donnait rendez-vous dans la nef. Après notre prière, nous pourrions déambuler sagement autour de l'édifice où je m'acquitterais de ma mission.

La tête baissée, je peinais à me concentrer sur les mots et ne cessais de guetter les bruits extérieurs. Arrivait-il ? J'étais brûlante, puis glacée, incommodée par une boule au creux de l'estomac. J'en voulus un instant à ma reine qui m'avait mise dans une situation si inconfortable. N'allait-il pas penser que j'avais moi-même organisé ce stratagème pour le revoir ?

Enfin, j'entendis des pas. Je coulai un regard par-dessous mes cils, aperçus ses jambes moulées dans des chausses colorées. Les mêmes que deux jours plus tôt. Comme moi, il ne possédait point de trop nombreuses toilettes lui aussi. Chaque jour, nous semblions présenter de nouveaux points communs.

Il m'accueillit par un sourire, promenant avec intérêt ses yeux sur ma deuxième robe, avant de revenir à mon visage. Mes joues chauffèrent, intensifiant la buée qui s'échappait de ma bouche à chaque expiration.

— Le bonjour, damoiselle. Vous êtes matinale.

— C'est que j'ai fort à faire aujourd'hui et je souhaitais vous voir, rétorquai-je pour me reprendre.

— Ces douces paroles rattraperaient presque le désagrément de me sortir si tôt du lit.

Il avait encore ce demi-sourire et je m’empourprai soudain à l’imaginer au réveil. Décidément, avec lui, mon teint était plus souvent écarlate que couleur de lys.

Avant d’être rappelée à l’ordre pour notre bavardage, je l’entraînai hors de l’église. Dès que nous fûmes à l’extérieur, il s’empara de mon bras avec douceur et me glissa :

— Ne vous éloignez point trop de moi, damoiselle. Dans le cas où nous serions pris dans la foule...

Je me mordis les lèvres pour ne pas glousser devant l’assemblée clairsemée et l’absence évidente de danger. Presque malgré moi, je m’appuyai contre lui, profitant un instant de la douce chaleur de son corps, avant de m’écarter. Il semblait y avoir comme un petit jeu entre nous. Un jeu dont je ne maîtrisais pas toutes les règles, mais qui m’amusait de plus en plus. Peut-être était-ce parce qu’il m’avait sauvé la vie, mais je me sentais étonnamment à l’aise en sa compagnie.

— Je ne doute pas de votre habileté à me sortir d’une telle situation. D’ailleurs, comment s’est passé votre entraînement pour les joutes ?

Il m’adressa un sourire ravi... et malicieux.

— Je suis touché que vous vous en préoccupiez. Malheureusement, sans vos couleurs, dame Chance ne semble point m’avoir soutenu.

Je me mordillai les lèvres dans l’expectative. Il jouait encore. Devais-je me sentir vexée, désolée ou moqueuse ? Je choisis la dernière possibilité.

— Je peux réparer cet oubli pour les prochaines. Voyez, j’ai un mouchoir aujourd’hui, continuai-je sur le même ton que lui en sortant un bout d’étoffe de ma manche. Peut-être que ma magie de fée suppléera votre mauvaise fortune.

Son sourire s’élargit. Il s’empara de mon mouchoir et le porta à son nez pour en renifler la fragrance. Devant ses yeux scrutateurs, mon teint se mit à rosir. C’était insupportable.

— Je vous remercie, damoiselle. Me voilà plus tranquille maintenant. Était-ce seulement pour me rendre cette justice que vous souhaitiez me voir ce matin ?

Je me figeai. Durant quelques instants, j’avais totalement oublié la raison de ce rendez-vous.

— Non. Bien sûr que non, me repris-je, masquant ma confusion sous l’ironie. La reine Margaret désirait vous récompenser pour votre vaillance face à la foule. Elle m’a demandé de vous remettre ceci.

Dans le même temps, je détachai de ma ceinture une aumônière d’une belle teinte bleu vif doublée de velours et rebrodée de fils d’or, puis je la lui tendis.

Le front soudain plissé, il ne fit pas un geste pour la prendre.

— Pourquoi dans votre bouche ces mots sonnent-ils comme une moquerie ?

Je m’empourprai à nouveau. Il semblait soudain avoir cessé de jouer et me dévisageait avec attention. Ses yeux noisette étaient empreints d’une gravité inusitée qui me troubla. Je déglutis, incapable de me dérober.

— Peut-être... peut-être parce qu'autrement vous m'impressionneriez sûrement, messire, confessai-je, la mine écarlate.

J'étouffai un léger cri de confusion à cet aveu qui me surprenait moi-même. Ses yeux étincelèrent. Il s'empara de la main qui tenait l'aumônière et la glissa entre les siennes, larges et puissantes.

— Le velours en est admirable, fit-il en passant son pouce sur la fine peau du dos. C'est un cadeau en tout point royal que je suis heureux d'accepter. Et que beaucoup pourraient m'envier. Si vous êtes d'accord pour me l'offrir.

Je frissonnai autant sous la caresse des mots que de ses doigts. La panique m'envahit. Que devais-je dire ? Ou faire ?

— Je... oui, bien sûr, finis-je par balbutier, tous les sens égarés, en fourrant l'accessoire dans sa paume. Prenez-la. Il faut que j'y aille maintenant.

Il voulut me retenir, mais, poussée par l'affolement, je fus plus leste et me sauvai.

Je regagnai l'antichambre de la reine Margaret, les joues toujours chaudes. Rien ne s'était déroulé comme je m'y attendais. Je n'avais point gardé ma réserve habituelle. J'avais, au contraire, senti mes sens s'enflammer comme jamais auparavant. C'était... malencontreux.

Au moment où j'allais passer la porte, je reconnus mon cousin qui en sortait, la mine contrariée. Je fronçai les sourcils, oubliant aussitôt mon trouble. Que venait-il faire ici ?

Quand nous nous saluâmes dans le couloir, il me jeta un regard mécontent. L'angoisse précipita les battements de mon cœur et je m'engouffrai chez la reine. Elle m'accueillit avec un sourire affectueux avant de m'emmener discuter en aparté.

— Votre cousin m'a demandé une audience. Il souhaitait me parler d'un mariage vous concernant.

— Qu'avez-vous répondu, ma dame ? m'inquiétai-je.

Il n'avait pas perdu de temps et je me repentais de plus en plus d'avoir cherché à le connaître, ce rustre des campagnes, comme l'appelait si justement Anne.

— Que j'étais seule décisionnaire à ce sujet et que j'attendrais que la requête vienne de vous avant d'y souscrire.

Je poussai un soupir de soulagement. Mon amie avait eu raison. La reine me protégeait.

— Je vous remercie, ma dame. Je dois avouer que l'avoir rencontré m'apporte plus de déconvenues que je ne croyais.

— Il semble aussi autoritaire que l'était votre père, Morgane. Mais cessons ce sujet déplaisant. Dites-moi plutôt comment s'est passée votre course.

Aussitôt, mes pensées se tournèrent vers l'entrevue à l'église et mes joues s'enflammèrent de nouveau.

— Il vous remercie de ce cadeau... royal, ma dame. Et il dit qu'il sera envié, rapportai-je le plus fidèlement possible.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Je relevai les yeux, surprise.

— Puisque tout le monde semble heureux, c'est une bonne chose, finis-je par déclarer, ne saisissant pas où elle voulait en venir.

Margaret posa sa main sur mon bras en un geste d'affection.

— Ma chère petite, peut-être que l'éducation que je vous ai fait dispenser fut trop austère... N'avez-vous point compris que cet homme vous courtise ?

Je piquai aussitôt un fard. Ainsi Margaret l'avait remarqué elle aussi. Tout le monde le voyait-il ?

— Je le pense, mais je n'ai pas de certitude. Il ne cesse de se gausser de moi. Ces Français sont si badins. Ne cherche-t-il pas seulement à s'amuser à mes dépens durant ces longues festivités ?

C'était le plus plausible. Il ne connaissait rien de moi, ou si peu.

— L'avenir nous le dira. Il n'y a pas de mal à sacrifier un peu à l'amour courtois tant que vous restez vertueuse, conclut la reine avec un regard appuyé. Venez maintenant, je suis attendue auprès de mon frère.

Elle sortit de l'antichambre, accompagnée de ses suivantes, et enfila les couloirs jusqu'aux appartements dévolus au roi Philippe. Devant les portes, la garde s'écarta et nous laissa passer. Dès que j'entrai, je jetai un coup d'œil inquiet à l'intérieur, mais Louis, le roi de Navarre n'étant pas présent, Thiébaut ne le serait point non plus.

Je n'eus pas le temps d'en être soulagée, car le groupe plongeait dans une révérence que je me devais de suivre. Quand je relevai la tête, Margaret et son frère s'éloignaient ensemble vers une embrasure de fenêtre, discutant à voix basse de sorte qu'il était impossible d'entendre leur conversation. Aussitôt, Anne s'approcha de moi.

— Où étiez-vous ce matin ? Je vous cherchais.

— J'étais à l'église, chuchotai-je. Je n'avais point encore rendu grâce pour le secours dont j'ai bénéficié.

Je ne m'étendis pas sur l'autre raison de ma sortie, j'étais encore trop incertaine au fond de moi-même pour pouvoir lui en parler. Elle hocha rapidement la tête, sa curiosité satisfaite.

— Que voulait votre cousin ?

— À votre avis, Anne ? me moquai-je. Faire le rustre des campagnes en cherchant à m'imposer son ami. La reine a refusé, heureusement.

— Je n'en doutais point même si je n'aurais jamais imaginé qu'il ose venir lui en parler. Mais ce n'est pas de cela que je souhaitais vous entretenir. Demain, il y a bal, vous rappelez-vous ? M'aidez-vous à me coiffer ? Vous n'avez pas votre pareil pour élaborer une coiffure seyante sans tirer outrageusement sur nos pauvres chevelures.

— Avec plaisir, répondis-je. Dès que la reine n'aura plus besoin de moi.

Une exclamation nous interrompit. Margaret me demandait de la rejoindre. Je m'exécutai, légèrement intimidée d'approcher le monarque à propos duquel on racontait tant de choses, et l'observai à la dérobée. Pas un muscle de son visage ne frémit alors que je m'avançais vers eux. Quand j'arrivai à leur hauteur, elle me présenta :

— Voici Morgane de Helesy. Elle connaît davantage que moi le roi Édouard. Sa mère fut une des suivantes de la reine précédente Éléonore de Castille. Elle épousa un chevalier normand au décès de celle-ci.

Mon père, et un mariage d'amour précipité qui avait fini par devenir haine malgré ma naissance. Un cheminement que je redoutais par-dessus tout

pour moi-même.

Le roi darda ses yeux froids sur moi. En dépit du passage des années, son visage n'aurait point été dénué de charme s'il n'avait été aussi figé. Son expression restait impassible, comme s'il était fait de cire, pourtant, je tremblai.

— C'est la fille de la suivante qu'Édouard engrossa³ il y a quelques années ?

Je devins écarlate. Ainsi Margaret ne lui avait point scellé le destin de ma mère. Une fois veuve, celle-ci avait eu une aventure avec le prince Édouard. Un enfant en était né, la tuant au passage, lui épargnant de vivre dans le déshonneur. Le bébé avait été confié à une nourrice sans que je puisse le voir et l'identité de sa génitrice gardée secrète.

— Est-elle de confiance ? reprit-il.

— Elle m'est toute dévouée, confirma Margaret. Vous savez maintenant pourquoi.

L'attention du roi revint sur moi.

— Ma sœur m'informait des rumeurs qui courent sur le roi Édouard. On dit de lui qu'il est si faible qu'il laisse son favori gouverner à sa place. Qu'il veut l'élever à la dignité de comte de Cornouailles en spoliant son jeune frère qui devrait normalement hériter du titre. (Il fronça les sourcils avant de poursuivre.) C'est notre jeunesse qui nous forge. Vous qui l'avez connu dans un âge plus tendre, a-t-il toujours aussi été aussi corruptible ?

Je me mordis les lèvres, consternée par son ton glacial. Le roi se repentait-il de lui avoir donné son unique fille pour respecter le traité de paix de Montreuil-sur-Mer ? Il n'avait pas eu les mêmes scrupules pour sa sœur

Margaret. Je jetai un coup à celle-ci, espérant son aide. Je ne comprenais pas pourquoi elle me mettait ainsi en première ligne. Elle s'était, de plus, toujours bien entendue avec Édouard et le connaissait probablement autant que moi. Je n'avais été qu'une petite fille avant l'arrivée de la nouvelle reine à la cour.

— Je me refuse à médire de mon souverain de quelque façon que ce soit, sire, finis-je par répondre le plus dignement possible devant le silence qui s'éternisait. Il est vrai qu'il n'a ni votre expérience ni encore votre intelligence politique, mais on dit de votre fille qu'elle possède cette vertu en abondance.

— Vous êtes fort habile à esquiver mes questions, damoiselle. Rassurez-vous, je ne vous demande point de médire. Parlez-moi plutôt de ses goûts. Et de ce Pierre Gaveston.

Il braqua son regard impavide sur moi et je faillis perdre mes moyens. Je n'étais pas dupe de ses paroles lénifiantes. Baissant les yeux, je murmurai :

— Il n'est un secret pour personne qu'ils sont liés par un serment de fraternité depuis leur adolescence. Fidèle en amitié, le roi Édouard répugne depuis à s'en séparer. Mais il n'est point tel qu'on vous l'a peut-être décrit. Il aime la musique, la poésie et le théâtre.

— Des occupations de jeune homme sans vigueur.

— Pas seulement, sire. Le roi apprécie aussi de ramer et nager dans les rivières. Il excelle avec les chiens et les chevaux. Il s'intéresse aussi à la construction des édifices et des bateaux.

— Rien de très royal !

Je rougis, n'osant plus le contredire. Je rougis, n'osant plus le contredire. Il ne semblait point supporter qu'on lui résiste. Comme tous, j'avais entendu

parler de ses incessantes guerres en Flandre et en Guyenne, à la recherche de je ne savais quelle grandeur. Sans compter la croisade qu'il s'était senti obligé d'entamer trois mois plus tôt contre les Templiers. Il valait mieux ne pas le contrarier.

Il me posa encore quelques questions, précises, sèches, auxquelles je tentai de répondre sans trahir l'un ni manquer de respect à l'autre. Je n'avais qu'une hâte, que se termine enfin cet interrogatoire implacable qui me mettait si mal à l'aise.

CHAPITRE 4

Le jour suivant, les festivités continuèrent avec le banquet offert par le roi Philippe. Je n'avais point comme Isabelle de nombreux atours en baudequin⁴, velours et taffetas dans mes coffres. J'étrennai donc ma troisième et dernière robe, de velours bleu aux passementeries jaunes, et après avoir aidé la reine Margaret à se parer avec l'assistance des autres damoiselles, je m'occupai de ma coiffure.

Mes mains tremblaient alors que nous nous disputions le précieux miroir entre les suivantes. Je brûlais de revoir Thiébaut, tout en le redoutant à la fois. Ce qu'il m'avait dit hier... Me courtisait-il vraiment ? Sincèrement ? Cela me paraissait si précocce. Je ne voulais pas connaître un feu de paille comme celui qu'avaient vécu mes parents. Mais mon cœur semblait me seriner tout autre chose.

Je secouai la tête. Il fallait au contraire que je la garde froide.

Dès que nous fûmes prêtes, nous prîmes la direction de la grande salle.

— J'espère ne point y voir mon cousin, chuchotai-je à Anne. J'ai bien peur qu'il ne cherche encore à m'imposer son point de vue et ne me gâche la fête.

— N'ayez crainte. Je ne le crois pas suffisamment important pour être l'invité du roi Philippe ce soir. Il n'est probablement resté que pour la joute prévue dans deux jours.

Nous nous arrê tâmes brusquement dans le couloir encombré de dames. Me dressant sur la pointe des pieds, je levai la tête et reconnus aussitôt

Isabelle et Marguerite de Bourgogne, chacune entourée de sa suite. Leur maintien raide n'augurait point d'une affable conversation.

— Je suis reine depuis plus longtemps que vous, Isabelle, disait cette dernière. Vous devriez me laisser m'avancer la première.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil derrière elle, la jeune fille redressa le menton.

— Dans ce cas, accordons le passage à notre aînée, la reine Margaret qui se trouve juste derrière nous.

La reine de Navarre se renfroigna et lança un regard furieux vers notre groupe. Sans le vouloir, nous nous retrouvions au milieu d'une bataille d'égo. Ma reine hésita un instant, ses yeux allant de l'une à l'autre.

— Entrons ensemble, Isabelle, décida-t-elle soudain. Comme les amies que j'espère que nous deviendrons bientôt.

— Elle a bien raison de ménager son avenir, chuchota Anne à mon profit. Être une douairière n'est point une place enviable quand ce n'est pas son fils qui est sur le trône.

J'acquiesçai tandis que les deux reines d'Angleterre se rejoignaient pour franchir la porte de concert en laissant leur suite se mêler derrière elles. Quand nous passâmes devant la reine de Navarre, je vis celle-ci pincer les lèvres de dépit. Puis j'oubliai cet incident dès que nous pénétrâmes dans la pièce.

J'en eus sur le souffle coupé. La grande salle était illuminée de chandelles et d'oriflammes. Les nappes rebrodées d'or jetaient des éclats sous la lumière et de nombreux plats, joliment dressés, étaient exposés dans la vaisselle précieuse de la cour. Sur une estrade à l'écart, des musiciens munis

de trompettes, flûtes et autres instruments à vent jouaient une mélodie entraînante. J'aperçus immédiatement le groupe royal : les rois d'Angleterre et de France festoyant ensemble, les princes et leur cour, pleine de jeunes gens, au milieu desquels je repérai une tignasse auburn qui me tournait le dos. Je le détaillai discrètement : de nouvelles chausses blanches moulaient ses jambes musclées et son pourpoint bleu faisait ressortir la teinte de ses cheveux. À cette vision, mon cœur se mit à battre plus vite. Je me morigénai, j'étais ridicule.

Avant de rejoindre son frère, Margaret nous déclara.

— Allez vous amuser, jeunes filles. Mais gardez-vous de toute imprudence.

Nous hochâmes la tête de concert et le groupe s'égailla en direction du centre de la salle où commençait un branle⁵. Nous gagnâmes la ronde et aussitôt plusieurs damoiseaux se glissèrent parmi nous pour maintenir une alternance mixte. À ma droite, une main chaude saisit la mienne. Je tournai la tête et rencontrai un sourire aux coins relevés en un soupçon de raillerie.

— Permettez que je vous prenne cette main, me souffla Thiébaud, une flamme brillant au fond de ses yeux, il me semble que vous me l'aviez confiée hier.

Sous son regard ardent, mon cœur eut un soubresaut. Je me découvris incapable de refuser.

— Je n'avais point ce souvenir, rétorquai-je, mes lèvres s'incurvant d'elles-mêmes devant son impudence. Seulement celui de vous avoir donné cette aumônière que vous arborez. Mais peut-être vous porte-t-elle chance, car j'accepte volontiers.

Un deuxième damoiseau prit mon autre main et la ronde se reforma. Un double pas du côté gauche, je sentis le regard de Thiébaud me brûler la nuque. Un double pas vers la droite et j'observai son beau profil. Un simple pas, un salut de chaque côté où son demi-sourire me chavira, un pas sauté et j'éclatai soudain de rire, grisée par la musique, la fête et sa présence troublante. Mon éclat de gaieté résonna par-dessus le tumulte, m'attirant de nombreuses œillades. Je rougis et continuai de danser, le souffle de plus en plus court, à mesure que le rythme augmentait. Durant un long moment, j'oubliai ma réserve habituelle pour ne me consacrer qu'à la joie de l'instant. Puis quand je n'en puis vraiment plus, nous quittâmes tous les deux la danse, naturellement.

— J'étouffe. Allons prendre l'air, déclarai-je spontanément, négligeant le conseil de prudence de Margaret.

Nous sortîmes dans le jardin. L'air froid de la nuit d'hiver me surprit et je fus saisie d'un long frisson. Dans la pénombre, des chuchotements se faisaient entendre par endroits là où d'autres couples s'étaient dispersés. L'obscurité à peine troublée par quelques torches conférait à ce lieu une touche de mystère qu'il n'avait point sous la lumière du jour. Mon compagnon me guida vers un banc libre où nous nous assîmes tous les deux. Sa cuisse à moins d'un pouce de la mienne m'embrouilla l'esprit. Ses doigts qui s'emparèrent délicatement des miens, comme hier à l'église, me jetèrent dans la confusion la plus totale. Ma respiration s'emballa, je tournai la tête vers lui et me retrouvai captive de son regard attentif.

— Plus de raillerie ce soir, messire ? soufflai-je pour dissiper la bulle intime qui semblait se déployer autour de nous.

Ses bras m'entourèrent avec délicatesse, comme pour éviter de m'effrayer, et ses dents blanches brillèrent sous l'éclat de la lune.

— Ce n'est point l'envie de parler qui me démange en ce moment, belle Morgane, même si votre conversation est aussi piquante que vos charmes.

Sa voix basse, un peu âpre, me fit tressaillir. Il s'en aperçut et resserra légèrement son étreinte. Ma raison vacilla. Je me sentais trembler d'anticipation entre ses bras, dans sa douce chaleur, attendant une suite qui promettait d'être délicieuse.

— Me permettriez-vous...

Il ne finit pas sa phrase. À ses premiers mots, j'avais rapproché mon visage du sien et ses lèvres se posèrent sur les miennes. Frissonnant, je me serrai davantage contre lui. Ses mains parcoururent mon dos en de douces caresses auxquelles je n'avais point envie de me soustraire. Il se recula un instant, guettant ma réaction, puis reprit son baiser. Un baiser plus insistant, gourmand qui me chavira. Le cœur battant à tout rompre, j'écartai les lèvres sous la délicate pression des siennes et goûtai sa bouche, à la légère saveur de vin épicé. Ses mains remontèrent vers ma nuque qu'elles emprisonnèrent avec douceur. Étourdie, je chancelai contre lui et mes bras, doués d'une vie propre, l'enserrèrent à son tour, me faisant découvrir la dureté de ses muscles contractés sous mes doigts. Quand il me lâcha un long moment plus tard, j'avais le souffle court et le ventre palpitant.

— Douce damoiselle, en quelques jours seulement, vous m'êtes devenue infiniment précieuse, chuchota-t-il tout contre ma bouche. Je ne puis supporter l'idée que vous repartiez bientôt. Et ma présence auprès de vous ne semble point vous déplaire si j'en crois votre émoi.

— Mes pensées reflètent les vôtres, mon beau sire. Embrassez-moi encore, murmurai-je d'une voix languide.

Sa bouche vint reprendre possession de la mienne. Plus taquine, elle mordilla ma lèvre inférieure et je laissai échapper un léger gémissement. Ses mains caressèrent mes épaules, effleurèrent mon décolleté sage, descendirent sur ma poitrine frémissante qu'elles dessinèrent sous le tissu. Mon souffle s'emballa et ma peau se couvrit de frissons. Je rejetai la tête en arrière, oubliant où nous nous trouvions, tandis que ses lèvres se promenaient le long de mon cou, comme pour me dévorer tout entière. Mes doigts se refermèrent sur sa nuque et je le pressai contre ma gorge haletante, attendant je ne savais quelle caresse qui me délivrerait de la tension grandissante au creux de mon ventre.

Soudain, il s'écarta, l'air égaré. Je poussai un petit cri de déception.

— Ce n'est ni le moment ni le lieu de se laisser aller à de telles privautés, belle Morgane, malgré l'envie que j'en ai, souffla-t-il avec effort. Allons plutôt trouver la reine Margaret et espérer que je trouve grâce à ses yeux.

— C'est déjà le cas, soupirai-je, dépitée de son soudain éloignement. Pourquoi la déranger maintenant ?

Ses yeux emplis de gravité plongèrent dans les miens.

— Les festivités sont bientôt finies et le temps arrivera vite où nous devrons repartir chacun de notre côté. Vous êtes de noble naissance comme moi-même. Laissez-moi lui demander votre main, si vous me le permettez.

— Un mariage, sursautai-je. Mais nous nous connaissons à peine.

Avec douleur, je repensai à l'existence de mes parents, leurs déchirures et leurs cris. Je revis de mes yeux impuissants d'enfant la bagarre fatidique où mon père avait trouvé la mort. La reine avait couvert l'accident et protégé ma mère de toute poursuite, s'assurant ainsi sa fidélité inébranlable et la mienne. Depuis, je m'étais juré de ne jamais embrasser un destin pareil.

Je jetai un coup d'œil à Thiébaud. Comment pouvait-il se décider si vite de son côté ? À moins qu'il ne soit intéressé que par mon héritage ? Un doute affreux me saisit. Et si tout cela n'était pas une coïncidence ? Se pouvait-il qu'il soit de mèche avec Raoul ? Qu'il soit le damoiseau à qui mon cousin désirait me donner ? Je ne les avais jamais vus ensemble, mais cela ne voulait rien dire. La colère gronda dans mes veines. Ce stratagème était indigne.

— Si vous guignez ma dot, sachez qu'elle n'est point si grosse que vous le pensez !

Il parut un bref instant surpris avant que l'amusement ne le gagne de nouveau.

— Je retrouve votre langue piquante alors que j'en connais maintenant toute la douceur. N'ayez crainte, je me moque de votre dot. C'est votre cœur que je veux.

Dans le même temps, ses doigts entrelacés aux miens avaient plaqué ma main sur mon cœur qui se mit à battre avec frénésie. Le souffle court, je m'obligeai à étouffer sans pitié l'envie pressante de me perdre à nouveau entre ses bras, à l'instar de ce couple plus téméraire que je devinais dans la pénombre au fond du jardin. Je n'allais pas me laisser avoir comme la première pucelle venue. Malgré cela, ma voix résonna plus douce que je ne m'y attendais.

— Il est déjà à vous, mais de grâce, donnez-nous le temps de mieux nous connaître.

— Le temps que nous n'avons pas...

— La providence nous l'accordera !

Ce temps que je m'étais toujours juré d'observer avant de penser au mariage. Il n'y avait point de retour en arrière possible une fois celui-ci consommé.

Je ne pouvais prendre ce risque.

— Vous n'êtes point facile à conquérir, Morgane, se désola-t-il après un instant. Venez alors. Rentrons, car ici, près de vous, je pourrais ne plus répondre de mes manières.

Je le dévisageai avec surprise. Ainsi il n'essayait pas de pousser son avantage ? Cette attitude chevaleresque jouait en sa faveur et je laissai échapper un léger soupir, de déception et de soulagement mêlés.

Nous regagnâmes la salle où la reine Margaret m'accueillit avec un froncement de sourcils appuyé. Je lui jetai un regard coupable, me morigénant pour l'abandon plein d'inconscience dont j'avais fait preuve dehors. En premier lieu, il fallait m'ôter ce terrible doute et en apprendre davantage sur la famille de Thiébaut. Sa présence dans l'entourage du roi de Navarre ne signifiait rien. Les amitiés masculines ne possédaient parfois aucune logique. Il suffisait pour cela de penser à mon propre souverain.

— Je dois la rejoindre, murmurai-je à mon troublant cavalier en désignant Margaret. Seule.

Il acquiesça, l'air désappointé, et je le quittai pour me diriger vers elle. Une sueur glacée gagna mon dos à l'idée de sa réprobation. Je ne voulais

point la décevoir. Craignant de ressembler à ma mère frivole et inconsciente, je n'avais cessé de museler les élans de mon corps. Jusqu'à aujourd'hui.

— Où étiez-vous, mon enfant ?

— Je m'aérais, ma dame. Après la danse, la salle me paraissait étouffante. Auriez-vous besoin de quelque chose ?

— Simplement m'assurer de votre avenir, Morgane. Êtes-vous sûre de la voie dans laquelle vous semblez vous engager ?

Absolument pas.

Je secouai la tête. Thiébaud me plaisait indéniablement. Mais était-il vraiment celui que je croyais ?

— Non, ma dame, soufflai-je. J'ai peur... peur après ce qui est arrivé à mes parents. Parfois, je souhaiterais seulement contracter un mariage de raison, mais ne serait-ce point une injure à la liberté que vous me donnez ?

Sans compter le regret de ne plus éprouver un tel émoi.

— Vous seule pouvez décider, répondit-elle avec sa bienveillante coutumière.

— J'aurais aimé le connaître davantage avant de me prononcer. Je sais si peu de choses de lui. Son caractère, son lignage...

— N'ayez crainte pour ce dernier. Je m'en suis instruite dès que je sus son identité. Il est d'une famille honorable provenant de Touraine et suffisamment pourvue pour vous faire vivre. Pour le reste, pourquoi ne demeuriez-vous pas en France ? Je pensais vous confier à Isabelle. Intégrez à la place la jeune cour de la reine de Navarre. On la dit fort gaie. Je parlerai pour vous.

Mon cœur se mit à battre plus vite tandis qu'un profond soulagement m'envahissait. Il n'était pas de Normandie comme je l'avais craint et n'avait rien à voir avec mon cousin. Il s'avérait sincère. Et avec ce délai que me donnait ma dame en me confiant à Marguerite de Bourgogne, l'avenir se parait de couleurs plus riantes... J'avais eu raison de croire à la providence.

— Oh, vous feriez cela ? Merci, ma dame. Merci de tout cœur.

— Je ne vous garantis pas d'obtenir satisfaction. Vous avez probablement constaté que Marguerite est un peu ombrageuse. Allez maintenant, conclut-elle avec un sourire indulgent. Mais n'oubliez point votre vertu, Morgane.

J'acquiesçai. Je ne comptais pas embrasser le même destin que ma mère, même si cela se révélait plus difficile que je ne l'avais cru.

— Non, jamais.

Le cœur gonflé d'espoir, je m'élançai dans la salle à la recherche de Thiébaud. Mais il était parti, comme Louis, le roi de Navarre.

Alors que Louis de Navarre regagnait ses appartements, Thiébaud l'intercepta.

— Je souhaiterais soumettre une requête à votre père, commença-t-il. Croyiez-vous cela possible ?

Désertant le bal à sa suite, le jeune écuyer avait profité que Marguerite de Bourgogne n'était pas là pour faire sa demande. Il ne l'estimait guère et la jugeait trop frivole à son goût. Elle ne cessait de rôder aux limites de

l'acceptable comme par jeu ou par défi, et il n'était pas fâché de s'éloigner de sa cour.

— Une requête ?

— N'en prenez point ombrage, mais je voudrais quitter votre entourage pour me mettre au service de votre sœur Isabelle. Elle n'a que douze ans. L'imaginer seule et sans appui au milieu de ces Anglais...

— Ses oncles, Charles et Louis⁶, l'accompagneront pour le couronnement.

— Mais ils ne resteront point, alors que moi, je suis prêt à le faire. Ma vie durant si nécessaire.

Le prince fronça les sourcils.

— D'où vous vient cette soudaine fascination pour ma chère sœur ? Je sais qu'on dit d'elle que c'est la plus charmante des jouvencelles. On voit bien que ces flagorneurs ne connaissent pas son caractère.

Thiébaut se mordilla les lèvres, hésitant un instant.

— Oserais-je vous avouer que ce n'est point pour elle que je m'exile, mais pour une autre damoiselle qui a frappé mon cœur de ses traits mortels ?

— Pitié ! Voilà que vous basculez dans l'amour courtois ! s'esclaffa Louis, les yeux au ciel. Serait-ce les trouvères que ma femme s'obstine à inviter jour après jour qui déteignent sur vous ? Vivement que cette noce se termine et que nous partions nous défouler à la chasse courir le cerf... et de plus tendres gibiers.

Le jeune écuyer eut une moue d'excuse.

— Ce sera peut-être sans moi...

— Ainsi vous persistez. J'espère que la drôlesse en vaut la peine.

— Oh oui ! s'écria-t-il, revoyant Morgane dans le jardin. Elle rougit d'un rien, mais elle n'hésite point à me brocarder avec finesse. Son caractère est fort gai et sa tournure ne gâche rien. Des cheveux d'or, des yeux d'azur, une bouche au goût de miel et du feu dans...

— Voilà que vous recommencez ! Cessez, je vous en prie. Je parlerai au roi. Ce n'est point une mauvaise idée que ma sœur ait d'autres appuis, du moins si vous n'oubliez pas votre devoir entre les bras de votre belle. Mon père sera sensible à votre dévouement. Isabelle est sa préférée. Une fille, vraiment !

Puis il reprit.

— Je lui demanderai de vous adouber lors de la cérémonie prévue dans deux jours. Vous avez toutes les qualités nécessaires et je sais que vous en serez digne.

Ému, Thiébaud plaqua son poing fermé contre sa poitrine.

— Merci, sire. Vous et votre famille pourrez toujours compter sur ma loyauté. Je ne vous ferai jamais défaut.

Puis, le cœur plein d'espoir, il rejoignit son couchage. Morgane avait peut-être eu raison. La providence était de leur côté.

CHAPITRE 5

Quand je me réveillai le lendemain, la migraine me martelait la tête. Je posai une main sur mon front. Brûlant. La troublante sortie nocturne après l'échauffement de la danse semblait m'avoir été fatale. Serrant les dents, je me rafraîchis le visage et m'habillai avant de rejoindre les autres damoiselles auprès de la reine Margaret. Aussitôt, celle-ci repéra ma petite mine.

— Vous paraissez souffrante, Morgane. Reposez-vous donc, je vous délivre de mon service pour ce jour. Et tranquillisez-vous, je n'oublie pas notre affaire, finit-elle pour mes seules oreilles.

Je faillis objecter, déçue à l'idée de ne point croiser Thiébaud. N'allait-il pas s'inquiéter ? Mais les quelques pas nécessaires pour traverser la pièce m'avaient étourdie et je compris qu'il était plus sage d'obéir et de regagner ma paillasse. Peut-être que mon affection passerait rapidement et que je pourrais le voir en fin de journée. Anne se dévoua pour rester avec moi alors que la reine quittait son appartement avec sa suite. Après son départ, le silence tomba sur les deux pièces qui nous étaient dévolues, seulement rompu par la lecture qu'elle me faisait. Je finis par m'endormir, épuisée, au son de sa voix apaisante, et ne repris connaissance qu'au crépuscule quand mes compagnes rentrèrent des festivités du jour. Je me levai, toujours dolente, jusqu'à rejoindre Margaret. Celle-ci m'accueillit avec un sourire avant de m'emmener un peu plus loin. Elle arborait une expression paisible qui me rassura.

— Ce ne fut point facile, mais j'ai réussi à m'entendre avec la reine de Navarre.

— Vous a-t-elle créé beaucoup de difficultés ? m'inquiétai-je.

— Après l'affront que je lui fis avec Isabelle, elle n'était pas disposée à m'agréer, et je ne tenais guère à trahir votre inclination. Heureusement, mon frère a tranché. Il ne dédaigne point d'avoir dans son entourage une damoiselle familière de la cour d'Angleterre. Et votre retenue lors de notre entrevue lui a plu, semble-t-il. Il espère que votre présence tempérera Marguerite.

— Oh merci, ma dame ! m'écriai-je. Que deviendrais-je sans votre bonté ?

— Servez la reine de Navarre aussi bien que vous me servez, que je n'ai point à rougir de vous avoir recommandée, et je serai satisfaite.

— Je vous le promets, elle n'aura pas à se plaindre de moi, acquiesçai-je avec vigueur, oubliant ma faiblesse.

Puis je demandai, ne pouvant plus tenir :

— Messire Thiébaud de Flercé, l'avez-vous vu aujourd'hui ?

Elle secoua la tête.

— Il n'était point visible. Il se recueillait, car il fait apparemment partie des écuyers qui vont être adoubés demain, avant le banquet et les joutes.

Mon cœur se troubla. Il allait être ordonné chevalier ! Il ne m'en avait rien dit hier. Cela m'attendrit. Il n'avait pas essayé de m'ébaubir et de profiter de la situation dans le jardin. Un autre point en sa faveur.

J'avais encore plus hâte de le revoir pour lui faire part de mon arrivée à la cour de la reine de Navarre. Ainsi, nous nous croiserions régulièrement et apprendrions à nous connaître. Et je pourrais laisser mon cœur succomber à sa troublante séduction sans craindre pour l'avenir.

Le lendemain, j'avais retrouvé mon allant coutumier. Le soleil brillait dans le ciel, annonçant une belle journée. Je remis ma première toilette, celle de notre rencontre. Pour cette dernière fête, le roi Édouard avait fait les choses en grand : adoubement, joute et banquet, avant que chaque cour royale ne regagne son domaine.

Quand je me rendis compte que je me joignais à la suite de la reine douairière pour la dernière fois, l'émotion humidifia mes paupières.

— N'ayez point de regret, Morgane, puisque vous trouverez prochainement le bonheur, me consola celle-ci. Je pense que vous serez plus heureuse dans l'entourage de Marguerite de Bourgogne plutôt que dans le mien. Il est prévu que Blanche, la sœur de Jeanne, épouse bientôt le dernier fils de mon frère. Voyez le joyeux trio de princesses que vous côtoierez au quotidien.

Je retins mes larmes. Elle avait raison. Pourtant j'avais le cœur lourd de quitter définitivement tout ce que j'avais toujours connu. Mon beau damoiseau en valait-il vraiment la peine ?

Mon chagrin s'allégea dès que je l'aperçus. Qu'il avait fière allure dans l'église bien remplie, même à genoux devant les deux souverains qui l'adobaient aujourd'hui ! Quand il ne riait point avec moi, il faisait montre d'une noblesse naturelle qui me troublait tout autant.

Une main s'agrippa soudain à mon bras. Je tournai la tête. Anne, à côté de moi, se mit à vaciller. Je plaquai mes doigts sur les siens pour la retenir.

— Je crains de me pâmer, chuchota-t-elle.

— Sortons prendre l'air, décidai-je.

Je jetai un dernier coup d'œil à Thiébaud, déçue de rater cet évènement, mais Anne pâlisait à vue d'œil. Je la soutins jusqu'à la porte. À l'extérieur, la ville était calme, les badauds n'étaient point encore en train de patienter à la sortie pour apercevoir leurs seigneurs. J'incitai la suivante à prendre une grande inspiration pour dissiper son malaise.

— Cela ne passe pas, murmura-t-elle. Je pense que je vais tomber.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'elle chancela. Je la retins et l'aidai à s'asseoir sur les marches, puis je fis le tour du parvis à la recherche d'une assistance quelconque. Personne de confiance.

— Nous allons rentrer, décidai-je. Je vais vous soutenir, Anne.

Le palais des comtes, si proche, me parut extrêmement lointain. Alors que nous progressions à petits pas, je ne pouvais m'empêcher de guetter les bruits alentour. La cérémonie était-elle finie ? J'aurais aimé apercevoir Thiébaud se relever fièrement, muni de ses nouveaux éperons de chevalier et de ses armes bénies par l'évêque. Après auraient lieu les joutes promises par le roi Édouard pour lesquelles il s'était entraîné. Mes couleurs allaient-elles lui porter chance ? Il fallait me hâter si je voulais y assister.

Nous parvînmes enfin au château et j'emmenai Anne jusqu'à notre réduit où je l'allongeai sur sa paillasse. Je préparai un gobelet d'eau et de vin et la redressai pour l'aider à se désaltérer.

— Comment vous sentez-vous maintenant ?

— Fiévreuse, répondit-elle. Je crains d'avoir attrapé l'affection qui vous a terrassée hier.

Ainsi cela n'avait pas été un banal refroidissement dû à mon imprudence. Je me mordillai les lèvres, étreinte par la culpabilité. Elle

m'avait veillée avec dévouement, me rafraîchissant le front, m'apportant à boire, et avait été bien mal payée de son abnégation en retour. Je ne pouvais la laisser à la merci d'une servante négligente alors que je la quittais demain. Prenant mon mal en patience, je lui tamponnai les tempes tout en chantonnant à mi-voix.

— Merci de votre bonté, Morgane, chuchota-t-elle. Je m'en veux de vous faire rater une si belle fête.

Mon esprit s'envola hors du château vers la lice que l'on avait préparée et décorée en vue de la rencontre. Sous les tentes multicolores, les nouveaux chevaliers devaient être en train de s'équiper. Thiébaud avait-il porté mon mouchoir à ses lèvres avant d'entrer en piste ? Avait-il été victorieux à son premier passage, rompant sa lance sur le bouclier de son adversaire ? Ou au contraire, avait-il été désarçonné, récoltant les divers maux auxquels s'exposaient les jouteurs ? S'il était blessé...

Je fronçai les sourcils, m'obligeant à revenir à des pensées plus riantes, me désolant une fois de plus de rater l'évènement. Pour me consoler, je m'accrochai à l'idée que ce temps perdu n'était que partie remise. Bientôt, nous pourrions échanger régulièrement de tendres œillades, voler quelques moments plus doux à nos devoirs respectifs, nous apprécier davantage de jour en jour jusqu'à ce que je me sente prête à lui confier ma vie.

Une voix faiblarde interrompit mes ruminations.

— Morgane, comme vous voilà coincée avec moi, avouez-moi donc : que s'est-il passé avec votre beau damoiseau lors du bal donné par le roi Philippe ?

Une bouffée de chaleur m'envahit et je détournai la tête, confuse.

— Vous êtes une incorrigible curieuse, Anne, décrétai-je, le rouge aux joues. Vous devriez vous reposer.

— Je n’y arriverai pas sans savoir. Je ne vous ai point accablée avec mes questions hier, mais aujourd’hui, c’est moi la malade (elle s’interrompit, prise d’une quinte de toux). Faites-moi plaisir. À voir votre rougeur, je gage qu’il vous a probablement embrassée. Comment était-ce ?

Je m’étouffai.

— D’être embrassée ? Oh, Anne, vraiment...

Mon amie éclata d’un rire grêle qui secoua son corps pris par la fièvre.

— Je ne sollicite point de détail. Vous connaissez suffisamment mon audace pour vous douter que je n’ignore rien de l’effet que cela fait. Je veux seulement savoir si cela vous a plu. Et s’il a tenté d’aller plus loin, finit-elle en chuchotant.

— Il m’a demandée en mariage, soufflai-je.

Ses yeux s’écrouillèrent.

— Vraiment ? Qu’avez-vous répondu ?

— Que je ne le connaissais pas assez !

— Vous êtes impayable, Morgane. La reine Isabelle n’avait jamais rencontré le roi Édouard avant le jour de ses noces ni même reçu une lettre de sa part. Vous avez une sacrée avance sur de nombreuses jeunes filles et quand un charmant damoiseau guigne votre main, vous faites la timorée.

— J’ai surtout la chance d’avoir le choix. Une chance que je ne compte point gâcher avec le premier godelureau venu, décrétai-je avec sévérité. J’ai aimé ses baisers, mais je suis trop raisonnable pour foncer tête baissée dans une union qui ne me conviendrait peut-être pas.

Pourtant, je m'étais trouvée tout sauf raisonnable alors que je l'avais prié de m'embrasser encore, le laissant m'étreindre comme personne ne l'avait fait auparavant. Puis quand j'avais accepté la proposition de la reine Margaret d'intégrer la cour de France. Les battements de mon cœur s'intensifièrent et une boule glacée envahit mon ventre. Mon audace m'effrayait, je ne m'attendais pas à tant de bouleversements lors de ces quelques jours de fête. Sans toutefois arriver à les regretter.

— Trop raisonnable, marmonna Anne que cette conversation avait épuisée. Oui, c'est bien cela votre problème.

— Pas autant que vous le pensez, avouai-je. Pour continuer à le voir, j'ai demandé à intégrer la suite de Marguerite de Bourgogne.

Ses yeux s'écrouillèrent et elle oublia aussitôt ses velléités de repos.

— Comme je vous envie, s'écria-t-elle. À vous le faste de la cour de France, les fêtes et la danse. Vous avez raison, ne vous mariez pas tout de suite et profitez plutôt de cette chance qui s'offre à vous. Tant que vous pensez à moi de temps à autre, enfermée dans mon vieux château gallois...

Son enthousiasme versatile me réchauffa le cœur, même si la tristesse m'envahit à l'idée de son propre avenir. Il était peu probable que nous nous revoyions un jour.

— Comment pourrais-je vous oublier, Anne ? murmurai-je en lui prenant la main. Vous êtes une amie si fidèle.

Elle finit par s'endormir et mes pensées dérivèrent de nouveau vers Thiébaud. À cet instant, il devait fêter son nouveau statut avec les compagnons adoubés en même temps que lui. Peut-être une victoire aussi. Son plaisir était-il terni à l'idée de notre séparation prochaine ? Cela ne

durera point. J'imaginai déjà la lueur de joie qui danserait dans ses yeux quand je l'informerai du contraire.

Alors que le soleil incurvait sa course vers l'horizon, des pas résonnèrent dans l'appartement. Je tendis l'oreille et Edwige, une autre suivante, fit son apparition.

— La reine m'envoie vous relayer, déclara-t-elle. Le banquet a commencé et elle souhaiterait que vous en profitiez un peu, vous aussi.

— Je vous remercie infiniment, m'écriai-je, heureuse d'être libérée.

— Ce n'est point un grand sacrifice de ma part. Je me sens fatiguée après tout cet après-midi dans le froid et aspire à la douce chaleur de la cheminée.

Je lui résumai l'état d'Anne, puis bondissant sur mes pieds, j'allai me rafraîchir et vérifier ma mise dans le miroir de Margaret. L'excitation faisait rosir mes joues, mes yeux brillaient et un sourire se dessina spontanément sur mon visage. J'allais enfin pouvoir annoncer à mon chevalier que je restais en France avec lui.

Je gagnai la cour où des tentes abritaient les agapes. Je pris d'abord la place d'Edwige, l'estomac gargouillant, et prélevai quelques douceurs apportées par les valets. La nuit tombait, des flambeaux furent allumés pour repousser l'obscurité. Après avoir englouti trois gâteaux, quelques fruits secs et deux coupes de vin, je me levai, trop impatiente pour attendre les dragées et pâtes de fruits.

Quand je m'avançai entre les tables, la tête me tourna légèrement. Je scrutai chaque visage jusqu'à ce que j'aperçoive une chevelure parcourue d'éclats étincelants à la lueur des flammes. Étonnement, Thiébaud se tenait non loin d'Isabelle et sa posture hiératique faisait paraître la jeune fille plus

menue. Je tentai de capter son regard, pressée d'en chasser la mélancolie qui résultait forcément de notre séparation, mais je n'y distinguai qu'une tranquille assurance. Mes sourcils se froncèrent. Était-il si faraud de son nouvel état qu'il m'avait déjà oubliée ? Ou pensait-il que je n'étais plus digne de lui ? Il finit par me repérer et, s'excusant auprès de la princesse, il me rejoignit, les yeux brillants.

— Enfin, je vous retrouve, belle Morgane. Je ne vous ai point vue de tout le jour et m'inquiétais. Je dois vous faire part de plusieurs choses.

Je frissonnai de plaisir sous le tendre surnom et répondis, mon humeur au diapason de la sienne :

— J'ai une nouvelle d'importance moi aussi. Mais pas ici où nous nous entendons à peine. Allons dans le jardin.

Nous écartant des tentes, nous rejoignîmes le jardin laissé dans la pénombre et gagnâmes comme une évidence le banc où il m'avait embrassée. Troublée par ce brûlant souvenir, je m'assis délicatement et l'invitai à faire de même avant de reprendre la parole.

— Je vous félicite pour votre adoubement. Vous voilà un fier chevalier et je ne doute pas que vous vous êtes illustré lors des joutes. Mais écoutez mon annonce, je pense qu'elle vous apportera autant de joie, du moins si vous vous êtes montré sincère avec moi, finis-je, hésitante, me rappelant son air satisfait au souper.

Il me prit les mains, les enserra dans les siennes.

— Ne doutez point de ma droiture, mais laissez-moi auparavant vous confesser quelque chose.

Je me tendis, saisie d'une angoisse subite, alors qu'il reprenait :

— Je crains d’avoir méchamment blessé votre cousin lors de la rencontre. À cette heure, au lieu de banqueter avec tous, il doit souffrir sous sa tente.

Je poussai un soupir, brusquement soulagée. J’aurais dû en éprouver de la honte, mais je devais reconnaître que je me moquais totalement de Raoul. Au contraire, cette nouvelle m’apportait même une secrète satisfaction.

— Oh, ce n’est que cela. N’ayez crainte, il n’ignorait rien des risques encourus et s’en remettra. Écoutez plutôt. Je ne prends plus la mer. Je reste en France et intègre l’entourage de la reine de Navarre. Je change de Marguerite si on peut dire, conclus-je en souriant franchement.

Ma déclaration n’eut pas l’effet escompté. Dès les premiers mots, son teint avait pâli. Sa mâchoire se contracta comme ses doigts qui entrelaçaient les miens.

— Vous n’en êtes point heureux, m’écriai-je en me reculant, saisie de frissons glacés. Je le savais. Vous vous jouiez de moi et ne souhaitiez point poursuivre notre romance.

Il m’attrapa par les épaules.

— Comment pouvez-vous penser cela alors que j’ai renoncé au service du prince Louis pour gagner celui d’Isabelle ? Je voulais m’établir à la cour d’Angleterre et finir votre conquête. Et vous, vous...

Il s’interrompit, comme foudroyé. Mon cœur se fendit en deux et les larmes affleurèrent à mes yeux quand je compris ce qu’il venait de dire. Je restais en France pour ne pas le quitter et lui rejoignait l’Angleterre pour se rapprocher de moi.

— Ainsi... ainsi, nous avons eu la même idée, conclus-je misérablement, l'âme dévastée par ce nouveau coup du sort.

N'était-ce point la plus belle preuve d'amour qu'il aurait pu me donner ? Pourtant, elle détruisait tout.

Mes yeux humides plongèrent dans les siens, noyés par une détresse semblable.

— Vous devez revenir au service du roi de Navarre.

Il secoua la tête.

— Je ne le puis, j'ai juré de protéger sa sœur. Comment pourrais-je déjà me parjurer ? Mais vous, pourquoi ne pas retrouver l'entourage de la reine douairière ?

— C'est impossible. Ma reine n'a point eu un rôle facile. Le roi Philippe est intervenu en personne pour me faire admettre. Comment me dédire après cela ? frissonnai-je, me rappelant son austérité glaciale.

— Alors nous sommes destinés à nous quitter quand même...

— Pas pour toujours, pleurai-je en plongeant mon regard dans le sien. Je refuse de le croire. La reine Isabelle reviendra en visite. Vous reviendrez. Vous...

Saisissant mon visage entre ses mains, il m'embrassa et les larmes qui roulaient sur mes joues vinrent mouiller les siennes. Je m'agrippai à ses épaules et laissai mes lèvres fondre sous sa bouche exigeante. Le désespoir donnait à cette étreinte un goût particulier. Ses mains parcoururent mes épaules, glissèrent sur mon dos avant de regagner mes flancs, m'arrachant de légers soupirs. Il pétrit ma taille avec force comme s'il ne pouvait plus me lâcher. Dans ses bras, je me sentais chavirer. Regret, peur, désir... un désir

teinté d'urgence et de fatalité. La nuit tombée nous masquait et mon corps se lova naturellement contre le sien. Devinant mon humeur, il me coucha sur le banc et reprit ses baisers, plus voraces. Le froid de la pierre se heurtait à mon corps devenu brûlant. Je poussai un gémissement, fis glisser l'encolure de la robe pour sentir ses doigts me toucher la peau. Quand ses paumes effleurèrent mes seins dressés, un long frémissement me saisit et je plaquai mes mains contre les siennes pour qu'il continue ses caresses. Dans le même temps, il me mordilla l'oreille et ses lèvres tracèrent un sillon ardent le long de mon cou. Je frissonnai tout entière sous les langues de feu qui parcouraient mon corps, étouffant mes soupirs au fond de ma gorge. Ses baisers gagnèrent le doux renflement de ma poitrine. Je rejetai la nuque en arrière, les yeux écarquillés, le regard perdu au milieu des étoiles avec l'impression surprenante que je pourrais bientôt les atteindre. Il se glissa tout contre moi, ses jambes entremêlées aux miennes à travers les pans de ma robe de telle façon que je ne pus plus ignorer son désir pressant contre ma cuisse.

Cette prise de conscience me dégrisa brusquement. Qu'étais-je en train de faire ? Dans le jardin ! Voulais-je donc finir déshonorée comme ma mère, sans même l'excuse d'avoir cédé à un prince ?

Le souffle court, je me redressai, le repoussant avec douceur.

— Non, Thiébaud, murmurai-je, utilisant pour la première fois son prénom. Même si j'aimerais tant emporter ce souvenir de vous, il nous faut être raisonnables.

Il se rassit et reprit sa respiration avec peine, incapable de détacher son regard fiévreux du mien.

— Vous avez raison, Morgane. Pardonnez-moi. À l'idée de ne plus nous voir, je pense que j'ai perdu la tête.

— Nous nous reverrons, répétais-je avec conviction, incapable d'envisager le contraire. Il le faut. Nous nous retrouverons un jour et je serai alors toute à vous.

Je posai une dernière fois mes lèvres sur les siennes pour sceller cette promesse.

OceanofPDF.com

Deuxième partie :

Paris

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

Cinq ans plus tard,

Londres, palais de Westminster, mars 1313

Thiébaut se pressait dans les couloirs à l'appel de sa souveraine. En cinq ans, Isabelle avait bien changé. Il se rappelait encore, avec un serrement au cœur, le désarroi muet de la jeune reine lors de son couronnement en Angleterre, humiliée par le favori Pierre Gaveston, qui n'avait cessé de s'immiscer dans son couple.

Il y avait eu ensuite la guerre désastreuse avec l'Écosse, puis la révolte des barons anglais contre leur roi. Ulcérés par la prétention de son parvenu qui pillait les meilleures charges, ils avaient fini par le capturer et l'avaient exécuté. Quand Édouard, fou de chagrin, s'était jeté en pleurs sur le corps de son ami, Isabelle, devenue plus aguerrie, avait enfin pris la place qui lui revenait de droit à ses côtés.

À l'automne dernier, elle avait en outre donné un héritier à la couronne. Soutenue secrètement par son père, le roi Philippe le Bel, qui avait financé la cause des séditeux, elle avait renforcé son influence politique et œuvrait depuis à la réconciliation du souverain avec ses barons.

Thiébaut éprouvait de l'admiration pour la femme habile qu'elle était devenue et ne regrettait point d'être au service d'une telle reine. Malgré cela, son cœur demeurerait meurtri par l'histoire avortée qu'il avait vécue cinq ans plus tôt et qui était responsable de son exil volontaire dans ce pays froid et pluvieux qu'il n'avait jamais quitté.

Morgane ! Qu'était-il advenu de sa jolie fée ? Elle qui rougissait d'un rien, s'était-elle habituée aux provocations de Marguerite de Bourgogne ? Avait-elle trouvé quelque chevalier à son goût à la cour de celle-ci ? Ou lui était-elle restée fidèle, attendant son retour comme elle l'avait déclaré au moment de leurs adieux ? Il eut un rire sans joie. Il en doutait de plus en plus après tout ce temps. Reviendrait-il d'ailleurs un jour ?

Il arriva devant les appartements de la reine et fut introduit dans son antichambre. Elle se tenait assise près de la cheminée, dont le manteau s'ornait curieusement d'une allégorie de l'hiver. Comme à chaque fois qu'il l'observait, il fut frappé par sa beauté froide et altière, digne de sa fonction, si semblable à celle de son père. Rien à voir avec l'attitude écervelée et frondeuse d'une Marguerite, jugea-t-il avec sévérité.

Isabelle se leva à sa rencontre, et s'écartant de sa dame de parage, madame de Beaumont, elle emmena Thiébaud jusqu'à une embrasure de fenêtre pour discuter avec plus d'intimité. Il ne s'en formalisa pas. Jamais ses gestes n'avaient trahi une quelconque inclination pour lui, seulement l'appréciation qu'elle avait de son dévouement.

— Sire Thiébaud, je tenais à vous apprendre cette nouvelle maintenant qu'elle est confirmée. Dans quelques semaines, le roi Édouard et moi partons en France visiter mon père afin de régler définitivement les tensions dans le duché de Guyenne pour lequel mon époux fait hommage. J'espère que cette annonce vous réjouit autant que moi-même.

Thiébaud demeura muet quelques instants, trop stupéfait pour réagir. Ainsi, l'espérance qu'il avait attendue durant si longtemps se concrétisait enfin. Il allait revoir Morgane.

— Je comprends et partage votre joie, même si tous, nous pouvons témoigner que vous vous êtes admirablement acclimatée à votre nouvelle patrie, finit-il par dire pour cacher son trouble. Le roi et vos sujets vous apprécient, tout comme vous vous souciez d’eux en retour. Vous incarnez pleinement la paix voulue entre les deux royaumes et je gage que l’agitation en Guyenne cessera bientôt grâce à votre sens diplomatique.

— Ne soyez point si cérémonieux. À vous, je peux l’avouer. Je suis surtout heureuse de retrouver les miens. Cinq ans que je ne les ai vus. Mon père, mes frères...

Elle eut une hésitation.

— Mais pas leurs épouses, compléta-t-il, éprouvant le même sentiment. Nous nous comprenons, ma dame.

— Jeanne ne semble pas aussi sotte que les autres, se défendit-elle, et je regrette que mon père n’ait pas suivi sa première idée de la donner à mon frère aîné au lieu de sa cousine. Imaginer Marguerite en future reine de France, en lieu et place de ma mère, me déplait fortement. N’est-ce point une injure faite à sa mémoire ? Cette écervelée ne possède pas la dignité nécessaire à cette charge.

Il partageait son opinion. Entre Louis et Marguerite, la succession ne s’annonçait guère brillante après le stratège qu’était Philippe le Bel. La politique de ce dernier exploitait la moindre faille de ses opposants pour rendre la France toujours plus étendue et puissante, sans s’encombrer de beaucoup de sens moral.

Peut-être le paierait-il un jour ? grimaça-t-il intérieurement. On ne pouvait bafouer impunément la droiture de son âme sans en subir un jour les conséquences.

— Le prince Louis a déjà la Navarre, choisit-il de répondre. Et cela permettra à votre deuxième frère, Philippe, d'hériter des comtés de Bourgogne et d'Artois apportés par Jeanne, et même de se présenter à l'élection du Saint-Empire. Une victoire politique de premier plan pour votre père.

Un discret raclement de gorge les interrompit. Isabelle fixa sa dame de parage, qui faisait semblant de s'occuper à l'autre bout de la pièce. L'aparté avait suffisamment duré.

— J'apprécie beaucoup votre clairvoyance, se reprit-elle. Mais ce n'est point pour cela que je vous ai fait appeler. J'ai une tâche à vous confier. Je souhaiterais offrir à mes frères et sœurs⁷ des présents dignes du savoir-faire de nos artisans...

*Quelques heures plus tard,
Paris, tour de Nesle.*

La soirée touchait à sa fin et je soupirai, sachant ce qui allait suivre. Quittant le coin où j'étais restée assise à écouter une chanson jouée par un ménestrel, je m'approchai de Marguerite de Bourgogne.

— Morgane, accompagnez donc messire d'Aulnay, ordonna-t-elle en dévoilant ses jolies petites dents brillantes, un air de défi dans ses yeux.

— Comme il vous plaira, ma dame, répondis-je tandis qu'elle jetait un regard entendu à ses cousines Jeanne et Blanche.

Malgré son impulsivité parfois féroce, je m'étais attachée à l'enjouée princesse qui aimait s'entourer de joie et de musique, comme un papillon de nuit fasciné par la flamme d'une chandelle. Bien plus qu'à son austère beau-père qui me terrifiait à chacune de ses apparitions, devais-je m'avouer. En dépit de ses prières, je n'avais point réussi à tempérer le caractère primesautier de Marguerite et je n'osais lever les yeux vers lui pour y lire mon échec.

Revenant au présent, je m'approchai du jeune écuyer normand de vingt-trois ans que j'avais rencontré des années plus tôt dans la tente de mon cousin Raoul. Son frère aîné, le chevalier Gauthier, était entré au service du deuxième fils de Philippe le Bel deux ans auparavant, et lui était devenu écuyer auprès du comte de Valois, le frère puîné du roi. Ils avaient ainsi rejoint l'entourage royal, entraînant dans leur sillage mon triste cousin.

Philippe m'adressa un sourire qui aurait peut-être fait trembler mon cœur s'il n'avait déjà été pris ailleurs. Le charme qu'il possédait en abondance, sa silhouette racée et son caractère avenant faisaient des ravages à la cour.

Trop de ravages !

— M'accompagneriez-vous, messire Philippe ? soufflai-je pour ne pas attirer l'attention.

Il acquiesça et nous sortîmes de la pièce décorée avec goût où les trois princesses aimaient à se distraire le soir, entourée de leur cour. Mais au lieu de descendre jusqu'au pied de la tour, je l'emmenai se dissimuler dans un réduit dont je détenais seule la clé. Dans la salle, les invités se retiraient peu à peu, regagnant leurs palais et autres hôtels particuliers jusqu'à ce que le silence règne à nouveau. Je vaquai à quelques affaires, ressassant une fois de plus le coup du sort qui m'avait séparée de Thiébaud et amenée à Paris.

Pourquoi n'avais-je point accepté le mariage honorable qu'il me proposait ? Aurait-ce été si terrible de prendre ce risque alors que jamais mon cœur n'avait frémi pour un autre depuis lors ? J'avais cruellement manqué d'audace et en payais maintenant le prix.

Quand je remontai quelques instants plus tard, chacune des princesses avait regagné ses appartements. Je trouvai Marguerite dans le sien, revêtue d'une robe d'intérieur, ses somptueux cheveux défaits croulant le long de son dos, ses lèvres pleines, rouges d'excitation à l'idée du moment à venir.

— J'ai renvoyé mes servantes, la tour est vide et mon époux auprès de son père. Faites-le venir. Il m'a été si pénible de devoir faire semblant durant la soirée.

— Êtes-vous sûre, Marguerite ? Il est fort tôt. La garde veille toujours et nos gens de confiance ne sont pas encore en place.

— Je ne pourrais point endurer un instant de plus, s'impatientait-elle. Et lui non plus, j'en suis certaine. Cela fait trop longtemps. Je veux le voir tout de suite.

Je n'osai protester davantage. Je descendis l'escalier sans bruit et gagnai le réduit.

— Elle vous attend, chuchotai-je à l'occupant en ouvrant la porte.

Alors qu'il s'élançait, tout à son impatience de rejoindre la reine de Navarre, j'ajoutai :

— Faites silence, je vous en prie. La garde rôde et pourrait s'alarmer d'un pas trop martial.

Quand je rejoignis l'antichambre, la porte qui la séparait de la chambre proprement dite était déjà close, mais laissait malgré tout échapper quelques

murmures et gloussements. Je m'assis sur un banc et attrapai un psautier qui traînait. Puis je me plongeai fermement dans sa lecture pour oublier ce qu'il pouvait se passer de l'autre côté du mur.

Depuis que, par un funeste hasard, j'avais surpris leur idylle interdite, j'avais eu le douteux privilège de devenir la complice de leur liaison. Je trahissais chaque jour un peu plus la confiance que l'implacable souverain avait placée en moi, sans que je trouve le courage de les dénoncer. Avec une mère telle que la mienne, ne risquait-il pas de juger que c'était de ma faute ?

J'entendais les cloches de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sonner Vigiles⁸ quand la porte de la chambre s'ouvrit enfin. Aussitôt, je réprimai les tremblements qui avaient fini par me saisir devant cette folie qui s'était éternisée au-delà du raisonnable.

Philippe passa l'embrasure et je fus frappée une fois de plus par le mélange de joie profonde et de lassitude qui irradiaient de ses traits. Était-ce là l'expression que conférait l'amour partagé ? J'étouffai un soupir attristé. Depuis que j'avais perdu Thiébaud cinq ans plus tôt, il m'arrivait de douter de le connaître un jour.

L'écuyer tourna une dernière fois son regard vers la reine de leur royaume enchanté, puis referma l'huis d'un geste décidé. Je me levai pour le rejoindre et le raccompagner en bas de la tour. Un instant, je me demandai où se trouvait son frère Gauthier que Blanche, la jeune cousine de Marguerite, contemplait avec les yeux de l'amour sans que je sache si elle avait, elle aussi, succombé à l'interdit. Les exhortations à la raison proférées par Jeanne avaient peut-être porté ses fruits auprès de la benjamine.

Nous nous engageâmes dans l'escalier envahi par la pénombre, les quelques torches qui l'éclairaient sur le point de s'éteindre. Mon cœur battait sourdement dans ma poitrine et l'impression imminente de danger me hérissait le poil. Je restai aux aguets, patientant longuement à chaque palier, tendant l'oreille à la recherche de sons suspects. Mais nulle âme ne semblait errer entre les vieilles pierres, pas même celle des défunts.

Nous étions presque rendus quand soudain, ce que je craignais de manière diffuse se produisit. Du bruit. Des pas se rapprochant. Affolée, je cherchai du regard une cachette. De la lumière !

Aussitôt, Philippe me plaqua contre le mur, plongeant son visage dans mon cou. Je fronçai le nez devant l'odeur de débauche qu'il dégageait et qui me troublait malgré moi quand il m'ordonna à voix basse.

— Laissez-vous faire.

Il posa ses mains sur moi en une parodie d'étreinte, froide et sans passion, au moment où deux gardes déboulaient du couloir.

— Ce n'est rien, laissez-nous, gronda-t-il ensuite aux nouveaux arrivés qui avaient stoppé net à notre vue.

Ils émirent un léger rire, mais par acquit de conscience, l'un d'eux brandit sa torche devant mon visage exposé. Je fermai les yeux, mortifiée.

— C'est une des filles de l'entourage des princesses, je la reconnais, chuchota-t-il à son camarade en reprenant sa ronde.

— Elle prend du bon temps quand elle n'est plus de service, renchérit l'autre, croyant peut-être n'être point entendu.

Ils disparurent au coin du couloir. Aussitôt, l'écuyer me lâcha. Je poussai un soupir de soulagement.

— Bravo pour votre sang-froid, damoiselle, murmura-t-il. Ils n'ont rien suspecté.

Seulement que je m'adonnais à des occupations licencieuses, me désolai-je, le cœur encore battant.

Je me tournai aussitôt vers lui, la voix implorante.

— Voyez le danger que vous lui faites courir. Que vous nous faites tous courir. Soyez raisonnable. Cessez de la voir, je vous en prie.

Il secoua la tête, résolu.

— On ne repousse pas une femme comme elle. Tant qu'elle m'accueillera, jamais je ne me déroberai. Elle est si ardente et...

— Je ne veux point entendre le détail de vos amours, le coupai-je tout bas, oubliant ma position sous la colère qui m'assaillit face à son aveuglement. Si mon cousin Raoul s'imagine que vous m'avez séduite, ça en sera fini de votre amitié.

— Je préfère cent fois le sacrifier, lui, plutôt qu'elle. Et j'espère que vous ne privilégieriez point dans cette affaire une famille qui n'a jamais rien fait pour vous. Vous n'en sortiriez pas indemne.

Sa voix s'était faite menaçante. Je relevai le menton.

— Que croyez-vous donc ? Je suis loyale à ma reine. Vous, en revanche, vous devriez penser davantage à vos fils et à l'avenir de votre maison. Est-ce vraiment l'héritage que vous voulez leur laisser ?

— Une faveur royale. Ils n'auront pas à s'en plaindre.

Je levai les yeux au ciel, excédée par son inconscience. Comme si Marguerite avait le moindre pouvoir.

— Partez vite maintenant. Nous avons assez tenté dame Chance pour ce soir.

Je tressaillis à ces derniers mots. Pourquoi avais-je utilisé cette expression entre toutes ? Le cœur lourd, je fis demi-tour et m'enfonçai dans les ténèbres. Alors que je remontais les escaliers, je me remémorai avec nostalgie la seule et unique fois où un homme m'avait tenue amoureusement dans ses bras. À Boulogne, dans un jardin figé par l'hiver. Je secouai la tête de dépit. J'avais eu tort de croire, à l'époque, qu'il reviendrait. Il était plus probable qu'il m'avait oubliée depuis longtemps.

Je regagnai la chambre de Marguerite. Elle avait passé une chemise et se peignait les cheveux d'un air languide, attendant que je les tresse pour la nuit. Les cernes bleutés sous ses yeux en renforçaient le troublant magnétisme. M'attelant à ma tâche, je lui narrai l'incident. À mon récit, elle hocha la tête, fronçant brièvement les sourcils devant notre ruse avant de hausser les épaules. J'inspirai profondément. Il fallait qu'elle prenne la mesure du péril dans lequel elle nous jetait tous.

— Vous devriez cesser cette folie, ma dame. Aujourd'hui, nous avons failli être surpris et...

— Et vous avez admirablement su donner le change, m'interrompit-elle d'une voix un peu acide. Je vous récompenserai et gonflerai votre dot.

Pour rattraper une réputation ruinée ?

L'amertume m'envahit. Je ne doutais point que la nouvelle finirait par s'ébruiter. Tant de rumeurs couraient déjà sur l'inconduite de la cour sans que personne ne puisse rien prouver.

La culpabilité prit aussitôt sa place et je m'empourprai. Comment osais-je faire preuve d'ingratitude ? Quand mon cousin, fraîchement arrivé à Paris,

était revenu à la charge avec ses projets matrimoniaux – et le triste Thierry de Morterive qu’il me destinait comme je l’avais appris – Marguerite l’avait éconduit sans appel, me sauvant d’un mariage sans attrait. Je ne devais pas l’oublier.

— Réfléchissez, je vous en prie, repris-je, l’esprit déchiré par mon dilemme. Cela a suffisamment duré. Un an déjà.

Elle soupira doucement, le regard tourné vers un monde inaccessible.

— Au contraire, je pense que je ne pourrais plus m’en passer. Avec lui, je me sens vivante. Aimée. Il est si tendre et viril à la fois. Et beau... Il me fait perdre la tête. Vous ne pouvez savoir ce que c’est.

Oh si, j’avais failli la perdre moi aussi. Mais plus raisonnable qu’elle, je n’étais point allée au bout de mon désir pour Thiébaud. Ce que, aujourd’hui, il m’arrivait parfois de regretter.

— Vous êtes mariée, l’exhortai-je en reprenant le nattage qui s’était échappé de mes mains. Vous serez un jour reine de France.

— La belle affaire si c’est pour être malheureuse. Que ne puis-je être désunie comme la duchesse Aliénor en son temps ? Quitter l’héritier de France et avoir ensuite le roi d’Angleterre... Mais il est déjà pris par cette prétentieuse d’Isabelle.

Je secouai la tête, consternée par la mésentente qui continuait de régner entre elles, malgré la distance.

— N’enviez point son époux, ma dame. Il est pire que le vôtre. Rappelez-vous, il l’a beaucoup humiliée avec Pierre Gaveston. Avez-vous oublié qu’il l’avait dépouillée de ses bijoux pour les offrir à son favori ? Qu’à

son couronnement, les armes de celui-ci remplaçaient celles d'Isabelle ? Pouvez-vous imaginer pareil mépris de la part du vôtre ?

Je ponctuai ma tirade en serrant sans douceur l'extrémité de ses cheveux dans le ruban. Libérée, elle se leva brusquement.

— Le mien n'a-t-il point eu une fille illégitime l'année même de notre mariage ? Comment croyez-vous que je l'aie pris ?

Je grimaçai, ne pouvant lui donner tort.

— Pour en revenir à Isabelle, Édouard la gâte outrageusement depuis que son favori n'est plus, continua-t-elle. Il n'a de cesse de lui offrir des terres et des châteaux qu'elle amasse comme une fourmi avare.

— Parce qu'elle l'aide dans sa politique à se concilier les hauts barons.

— Parce qu'elle lui a donné un fils plutôt, alors que moi je n'ai qu'une fille !

Je retins un soupir. Il était vrai. Mais peut-être que si Marguerite faisait des efforts pour passer du temps avec son mari, elle pourrait en concevoir un, elle aussi.

— Soutenez votre époux malgré ses travers comme Isabelle le fit avec le sien. Aidez-le dans sa tâche et vous vous rapprocherez, vous verrez.

Elle se planta au milieu de la pièce, le pied battant furieusement le carreau.

— Faites ceci, faites cela. Soyez moins gaie, plus pieuse et compréhensive envers le hutin⁹ auquel on vous a donnée. Cessez vos fêtes frivoles que le roi Philippe désapprouve... Je suis plus contrainte que la dernière de mes servantes. On ne croirait point que je suis princesse et reine à

obéir aux exigences de tout un chacun ! Et mes désirs à moi, ont-ils le droit d'exister ?

— C'est notre devoir à toutes, ma dame.

— Pas le vôtre, apparemment. À votre âge, j'étais déjà mariée depuis six ans sans que personne ne me demande mon avis.

Accablée, elle se laissa tomber sur le lit en désordre, les membres écartés telle une étoile de mer.

— Si vous saviez, Morgane, j'étouffe tellement dans cette existence. Je voudrais être libre !

Sa tirade finit dans un sanglot et des larmes apparurent au coin de ses paupières. Je me mordillai les lèvres de désarroi tandis que mon cœur s'emplissait une fois de plus d'empathie. Elle avait raison, elle n'avait pas choisi cette alliance décidée par son père. Et l'entêtement du prince Louis se heurtait bien trop souvent au caractère volcanique de la Bourguignonne. Des trois princesses, seule Jeanne semblait heureuse en ménage.

— Je vais me retirer, soufflai-je, désolée pour elle. Vous avez probablement besoin de repos. Demain est un autre jour.

Elle ne répondit pas. Je fermai délicatement la porte derrière moi et rejoignis mon couchage, froid et vide. Je n'enviais point la vacuité de sa vie... ni la solitude de la mienne, quoi qu'elle en dise.

CHAPITRE 7

Paris, 1^{er} juin 1313

Son cœur frémissait d'allégresse. À chaque pas des chevaux, Thiébaut se rapprochait de Morgane. Après cinq ans sans avoir de ses nouvelles, il allait enfin la revoir. Il eut envie de s'élancer au galop pour atteindre plus vite les portes de Paris et l'apercevoir enfin.

Malgré lui, il s'était penché en avant et sa monture avait augmenté le rythme. Il musela son impatience et s'obligea à reprendre sa place dans la suite des souverains d'Angleterre invités à assister à l'adoubement des fils du roi Philippe.

La porte finit par être franchie et les rues furent remontées au milieu d'une population nombreuse venue admirer le cortège. Ils arrivèrent au monastère de Saint-Germain-des-Prés où les attendait un message du roi Philippe. Celui-ci les conviait le lendemain pour un banquet au palais de la Cité¹⁰. Thiébaut soupira en s'installant dans la cellule qui lui avait été dévolue. Une journée de plus à patienter. Puis il s'activa, réclamant une blanchisseuse pour son linge, un valet pour faire briller ses cuirs et un baquet pour effectuer sa toilette. Le lendemain, il était bien décidé à séduire à nouveau sa jolie fée.

Le jour suivant, la procession se mit en route et traversa le Petit-Pont¹¹ avant d'atteindre le palais. Ils furent introduits dans la Grande Salle, pavoisée pour l'occasion. Même s'il la connaissait déjà, Thiébaut en goûta

l'architecture familière : les deux voûtes en bois carénées, ses fenêtres trilobées, dites lancettes, et les statues criantes de réalisme de la longue liste des souverains francs remontant à Faramond¹² disséminées le long des piliers. À l'ouest, une imposante table composée de neuf plaques de marbre noir poli qui servait habituellement d'estrade était recouverte d'une longue nappe. Autour de celle-ci avait pris place Philippe IV le Bel, le roi de France, face à l'est.

Dès que sa fille apparut, le visage royal s'éclaira d'un léger sourire, un exercice dont il n'avait point coutume. Elle s'avança à sa rencontre, la joie irradiant ses traits d'être de retour chez elle. Quand Édouard la suivit, Thiébaud cessa de s'intéresser à la scène pour rechercher une silhouette familière. Il repéra rapidement les fils du roi, assis non loin de lui, surtout Louis dont il avait été l'écuyer. Puis son regard glissa jusqu'aux princesses. Marguerite et son arrogante beauté, Jeanne, plus sage et discrète, au regard brillant de discernement, et Blanche, si jeune encore, à la mine rouge d'excitation. Plus loin, parmi leurs dames, Morgane !

Il tressaillit. Elle le fixait de ses beaux yeux à la nuance hésitant entre le bleu et le vert, comme l'eau des rivières sous les rayons du soleil. Sa chevelure étalée sur ses épaules la désignait toujours damoiselle et ses traits s'étaient affirmés, affinés, laissant derrière eux les dernières rondeurs de l'enfance. Il la dévisagea avec avidité, nota de légers signes de fatigue sur son visage malgré son expression pleine de joie, et sentit son cœur s'emballer. Elle ne l'avait point oublié.

— C'est une jolie garce, souffla Alain, un de ses anciens compagnons qui s'était approché de lui. Et pas farouche pour ne rien gâcher. Il y a à peine quelques semaines, elle fut surprise dans les bras d'un écuyer de Valois.

Thiébaut fixa son interlocuteur avec incrédulité. Ce n'était pas possible. Il devait faire erreur. Pas sa fée, se compromettant avec des hommes.

— Non, s'exclama-t-il. Pas elle !

— Me croiriez-vous capable de médire sur la vertu d'une damoiselle sous les regards de tous nos grands rois ? reprit son ami en désignant les statues. En même temps, à quoi fallait-il s'attendre d'une suivante des princesses ? La cour ne s'est point assagie en votre absence, Thiébaut. Voyez leurs atours. Aucune de ces trois dames ne brille par sa modestie ou sa retenue, et des rumeurs peu flatteuses courent sur leur compte. Rien à voir avec la princesse Isabelle.

— La reine d'Angleterre, corrigea-t-il sans y penser, toujours sous le choc.

— Oui la reine, répéta l'autre. La digne fille de son père, tout habitée comme lui de la fonction royale. Mais venez donc maintenant. Demain, je serai adoubé avec les princes. Il nous faut arroser cela, comme nous avons fêté le vôtre, il y a cinq ans.

Thiébaut hocha machinalement la tête. Sous l'aiguillon de la jalousie, des images intolérables lui traversaient l'esprit. Ce qu'elle lui avait refusé à lui alors qu'il était prêt à l'épouser, elle l'avait librement offert à d'autres. Sa vertu. Ce joli corps dont il avait à peine découvert les charmes. La rage l'envahit, sa mâchoire se crispa et son teint se colora sous l'effort qu'il fit pour se contenir d'aller lui demander des comptes. Non, il ne s'abaisserait pas à cela. Il devait l'oublier, comme elle l'avait si bien fait elle-même. Cinq ans ! À quoi s'était-il attendu ? Il devait être bien naïf pour croire qu'elle patienterait sagement, sans certitude de le revoir.

Il détourna les yeux, incapable de la regarder encore, et suivit son compagnon à sa table, bien décidé à noyer cette cruelle désillusion dans le vin.

Quelques instants plus tôt.

Il était revenu. Il se trouvait à seulement quelques pas de moi. Je le dévorai du regard sans pouvoir m'en empêcher, le cœur battant la chamade. Il n'avait pas changé, tout comme mes sentiments pour lui, apparemment. Peut-être même était-il encore plus beau que dans mes souvenirs, comme si cela était possible. Sa crinière auburn toujours un peu trop longue pour la mode, ses yeux noisette et ce demi-sourire moqueur que je connaissais si bien. Il portait le cadeau de la reine Margaret, l'aumônière que je lui avais remise, emplie de la timidité de la jeunesse. Une timidité qu'après cinq ans à la cour de France, j'avais peu à peu perdue.

Je faillis me lever, je me contins. Je ne pouvais troubler l'entrée des souverains d'Angleterre. Maintenant qu'Isabelle avait atteint dix-sept ans, ils me semblèrent mieux assortis tous les deux et les sourires qu'ils s'échangeaient auguraient de rapports courtois à défaut de passion.

Je revins à Thiébaud. Il me retourna un regard ardent et une vague brûlante s'empara de mon corps. Je m'emplis de sa présence comme une fleur trop longtemps privée de soleil. Je mourais d'impatience de le rejoindre, mais il me fallait attendre un moment plus propice.

Un écuyer s'approcha de lui pour échanger quelques mots. Brusquement, son expression s'assombrit et il détourna la tête. Je me mordis les lèvres, troublée. Pourquoi m'ignorait-il soudain ? Avait-il été rappelé à l'ordre ?

Il est en délégation officielle, me rappelai-je. Le chevalier tout dévoué à Isabelle.

Mais au lieu de rester auprès d'elle, il s'éloigna avec l'homme et le rejoignit à sa table sans plus se préoccuper de moi. Je fronçai les sourcils en l'observant prendre place parmi les hommes du prince Louis, tandis que la cour d'Angleterre s'installait à son tour. Puis je le vis lever sa coupe et rire avec ses compagnons sans jamais regarder dans ma direction. Mon cœur s'emplit de crainte. Avait-il oublié nos serments ? Ou pire, une femme l'attendait-elle en Angleterre ? Je hoquetai sous la lame glacée qui me vrilla l'estomac à cette idée. S'était-il laissé entraîner dans un mariage de raison ? Ou même d'amour ?

Évidemment, soupirai-je, les larmes perlant à mes paupières. Il avait passé cinq années loin de moi, dans l'ombre d'Isabelle où les occasions de croiser d'accortes damoiselles, telle mon amie Anne, devaient être légion.

Je ne cessai de l'observer, mais il sembla éviter soigneusement mon regard durant tout le banquet. Le cœur lourd, je serrai les lèvres pour endiguer ma tristesse alors que les jongleurs nous régalaient de leur numéro. Je me sentais perdue, le cœur au bord des lèvres. Il fallait que je trouve l'occasion de lui parler pour savoir de quoi il retournait exactement. Mais pas au milieu d'une troupe de chevaliers ivres et braillards.

Demain, me décidai-je. *Lors de l'adoubement des trois fils du roi.*

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Le recueillement régnait dans la cathédrale Notre-Dame en ce dimanche de Pentecôte pour la cérémonie d'adoubement. Édouard II attacha l'éperon au pied de Louis de Navarre, faisant de lui un chevalier, tandis que Philippe IV le Bel officiait pour ses deux fils cadets, Philippe et Charles. Installée dans les rangs derrière les princesses et nombres d'invités d'importance, je laissai mon regard errer jusqu'au groupe anglais, vers Isabelle et celui qui n'était jamais loin d'elle, l'homme qui faisait battre mon cœur.

Alors que de nombreux jeunes écuyers étaient à leur tour adoubés par les trois rois – de France, d'Angleterre et de Navarre – mes pensées dérivèrent vers une cérémonie semblable où j'avais vu Thiébaud agenouillé pour recevoir le même titre. Je poussai un soupir attristé. C'était pour moi qu'il avait juré protection à Isabelle ensuite, entraînant notre séparation.

Lassée par le rituel interminable, je me dandinai d'un pied sur l'autre. J'étais toujours dans l'incertitude et n'avais point passé une nuit reposante. Alors que j'étais décidée à avoir une réponse à mes questions, il me fallait aussi réfléchir à ce que je dirais à Thiébaud. Oubliant mes doutes d'autrefois, je me découvrais prête à quitter la cour de France sans regret, mon rôle y étant de plus en plus inconfortable, pour le suivre en Angleterre. Cinq années étaient passées, la reine Margaret s'était retirée et j'avais bien servi la reine de Navarre, du moins, selon ses critères personnels. J'estimais mon devoir envers elles accompli.

S'il le faut, je me jetterai aux pieds de Marguerite. Elle ne pourra me refuser de connaître, à mon tour, l'amour.

Machinalement, je jetai un coup d'œil à ma reine. Elle s'agitait, au contraire d'Isabelle, toujours hiératique. Son regard erra sur l'assemblée, à la recherche d'une chevelure blonde, supposai-je. J'adressai une rapide prière pour qu'elle ne commette point d'imprudences avant de soupirer, emplie de malaise à l'idée d'intercéder pour un acte si peu chrétien. La cour était en train de me rendre folle ou j'allais finir damnée, c'était certain ! Il fallait que j'en parte avant que, frustrée par l'impatience, Marguerite ne fasse une erreur.

La cérémonie se termina et nous sortîmes tous dans l'air doux de l'après-midi. Le palais de la Cité n'était qu'à deux pas, mais les rues pavoisées étaient envahies par la multitude venue voir les nouveaux chevaliers, et nous mîmes un temps infini à le rejoindre. Mes jambes se mirent à trembler. Je tentai de rester dans le sillage des princesses, redoutant une répétition du mouvement de foule que j'avais connu à Boulogne. Depuis ce jour, je ne pouvais me retrouver dans la presse sans sentir la crainte m'étreindre.

Soudain, on me saisit le bras. Je sursautai, plus morte que vive.

— Quand pourrai-je la voir ? chuchota une voix fébrile.

Je levai mon regard vers l'homme qui m'avait abordée. Philippe.

— Pas tant que durera la visite du roi d'Angleterre, décrétai-je avec une autorité que je ne possédais point. Soyez patient et sachez qu'elle se languit de vous autant que vous d'elle.

Puis je m'écartai promptement, craignant que les rumeurs ne reprennent à nous voir proches l'un de l'autre. Avec un peu de chance, lorsque Isabelle repartirait, je serais dans sa suite au bras de mon chevalier et cette affaire ne serait plus la mienne.

Mais quand nous atteignîmes la grande salle, Thiébaud avait déjà disparu.

Après le banquet, alors que je tressais les cheveux de Marguerite pour la nuit, elle me confia d'une voix faussement innocente :

— Saviez-vous que mon époux a prévu un castel d'amour pour sa sœur demain lors de la fête qu'il organise ?

J'esquissai un sourire malgré mes préoccupations.

Un groupe de jouvencelles défendant un château factice attaqué par des damoiseaux armés de fleurs, voilà un spectacle qui nous changeait de nos divertissements habituels.

— C'est une délicate attention. Cela plaira certainement aux souverains d'Angleterre, approuvai-je. Le roi Édouard est fort friand de distractions chevaleresques qui ne sont point aussi brutales que les joutes et les tournois.

— Évidemment, Louis en organise un pour sa sœur, et non pour moi.

La rancœur dans sa voix me fit garder le silence. Je n'osai lui faire remarquer qu'il n'y avait jamais eu de doux sentiments entre eux pour le pousser à cette courtoisie, au contraire de l'attachement sincère qu'il avait pour sa jeune sœur.

Elle continua :

— Vous y participerez, bien sûr. Sire Philippe aussi.

Le peigne en l'air, je cessai soudain de la coiffer.

— Pas vous, ma dame ?

— Je doute qu'on m'en donne l'occasion, soupira-t-elle. Une reine se doit de rester digne en toutes circonstances et seulement d'observer de loin.

— Cela vaut mieux, soufflai-je, inquiète à l'idée qu'elle puisse dévoiler son inclination coupable. De toute façon, il a déjà conquis votre cœur, il n'a plus besoin de vous lancer des fleurs.

Elle se tourna vers moi, pinçant les lèvres.

— J'espère qu'il n'en lancera point à d'autres. Quand nous sommes éloignés ainsi par les obligations de la cour, je crains toujours qu'il ne m'oublie ou ne se lasse pour une autre.

Était-ce un avertissement ?

— Cela n'arrivera pas. Vous le savez. Il m'a abordée dans la foule aujourd'hui et se languit de vous.

Malheureusement...

Ses lèvres s'arquèrent en un sourire rêveur et son regard se perdit dans les ombres qui envahissaient la chambre.

— Vraiment ? Mon doux seigneur... Vous lui direz que je suis dans le même état d'impatience.

— C'est ce que j'ai fait, répliquai-je.

Je retins un soupir. Je ne me sentais plus totalement capable de la condamner depuis que je me découvrais plongée dans des affres semblables aux siennes. Thiébaud s'était-il lassé de moi ou m'aimait-il encore ? J'aurais voulu recevoir cette même certitude que je venais de donner Marguerite.

Demain, me répétai-je pour garder espoir.

Il ne pourrait sans cesse se dérober.

Comme elle était l'hôtesse, la reine de Navarre se voulait éblouissante et j'eus fort à faire le lendemain, malgré mon impatience. Marguerite jeta son dévolu sur une longue robe de velours grenat, fendue presque jusqu'à la taille qui découvrait à chacun de ses pas une sous-robe couleur d'or. Son décolleté était profond, encadré par un V en fourrure, et la beauté de sa gorge claire, rehaussée par un lourd collier de rubis. Elle demanda un diadème pour asseoir sa royauté, puis enfila ses poulaines préférées en douce peau de chevreau.

Quand elle fut satisfaite de sa parure, je pris le temps de m'occuper de moi. Je n'avais point son éclat – ses yeux langoureux et sauvages, son teint de lys et sa démarche sensuelle – mais je tentai de tirer parti de mes quelques atouts : la blondeur de mes cheveux d'Anglo-Normande et mon regard mélancolique d'avoir trop attendu l'amour.

Plus aujourd'hui, me promis-je. Avant la tombée du jour, je serai fixée. Je saurais si Thiébaut éprouvait toujours les mêmes sentiments que moi.

Dès que ce fut l'heure, nous gagnâmes les jardins où un castel en bois avait été érigé. Recouvert de tissus précieux, il préfigurait le château des damoiselles que les jouvenceaux devraient prendre d'assaut. Des hommes forcément victorieux. Je ne m'en formalisai pas. Pour l'un d'eux, je me sentais prête à toutes les défaites.

Les souverains d'Angleterre arrivèrent, puis les frères et belles-sœurs du roi de Navarre, ainsi que toute la cour habituellement invitée. On fit bombance comme si on ne l'avait point fait la veille et l'avant-veille. Comme si on ne la ferait point demain.

Assise avec les autres damoiselles, je mangeai du bout des lèvres, surveillant Thiébaut qui ne quittait pas l'entourage d'Isabelle. Je cherchai à

croiser son regard, en vain. Pourquoi m'ignorait-il avec une telle constance alors qu'il m'avait dévorée des yeux le premier jour ? M'aimait-il toujours sans en avoir le droit ? L'incertitude me vrillait le cœur, m'empêchant de profiter de la fête.

Les trompettes retentirent, signalant le début du jeu. Avec mes compagnes, je gagnai l'intérieur de la structure en bois, les bras chargés de fleurs : roses, œillets et lys. Malgré ma déception, l'excitation commença à nous gagner toutes quand nous vîmes se rassembler sur la pelouse les fiers chevaliers contre lesquels nous allions devoir nous défendre. Un éclat auburn attira mon regard. Isabelle paraissait prier son féal de participer tandis qu'il arborait une mine réticente. Je redressai la tête. Peut-être pourrais-je l'aborder durant l'assaut ? Aujourd'hui, je me sentais prête à toutes les audaces, tout plutôt que de risquer de le perdre encore.

Les jouvenceaux approchèrent, armés, eux aussi, de munitions douces et odorantes. Souriant à pleines dents à cette perspective, je piquai une rose dans ma coiffure et me préparai à la bataille.

Quelques instants plus tôt.

— Vous avez probablement entendu les rumeurs, murmura Isabelle alors que les ménestrels distrayaient l'assemblée de leur musique.

Thiébaut sursauta avant de froncer les sourcils. Isabelle avait-elle connaissance de l'inconduite de Morgane ? En quoi cela pouvait-il

l'intéresser ?

— Je parle de la croisade que tous semblent décidés à organiser maintenant que mes frères sont adoubés, le détrompa-t-elle. Il n'est point raisonnable de partir dans un projet si coûteux alors que mon père a tant de fois dévalué la monnaie pour financer ses batailles. Quant à mon époux, la guerre contre l'Écosse et la révolte des barons ont fragilisé son pouvoir. Ce n'est pas le moment de s'absenter en Orient.

— Au contraire, une croisade unira les peuples derrière leurs souverains, osa-t-il répondre, car il se refusait à jouer l'hypocrite avec sa reine. Votre père s'est posé en défenseur de la foi en faisant arrêter les Templiers tombés dans l'hérésie. Il doit continuer de montrer l'exemple.

Peut-être était-ce aussi une manière de racheter son âme pour les diverses exactions de son règne ? Ou pour étouffer les quelques rumeurs alléguant qu'il avait seulement voulu faire main basse sur la fortune du Temple ?

— La Terre sainte est perdue. Nous avons suffisamment à faire dans nos États avant de nous lancer dans une entreprise aussi hasardeuse...

Elle s'interrompt quand retentirent les trompettes, avant de reprendre.

— Voilà que mon frère donne le signal. Faites-moi plaisir et rejoignez les troupes pour prendre d'assaut ce castel de comédie. Après tout, vous êtes l'un de mes chevaliers.

— Vraiment, ma dame, est-ce nécessaire ? protesta-t-il. Je ne tiens guère à prendre part à cette fantaisie.

Il n'était point d'humeur et savoir que Morgane y participait n'arrangeait pas sa réticence.

Elle se redressa sur son fauteuil.

— J’ai toujours apprécié votre honnêteté avec moi, sire Thiébaut, mais n’allez point la pousser jusqu’à la désobéissance, siffla Isabelle avec plus de froideur.

Il acquiesça, la nuque raide, et s’avança avec les autres. Malgré lui, son regard chercha une chevelure blonde. Elle était là. Comme par défi, elle avait glissé une fleur dans ses cheveux. Une rose d’un ton délicat qui soulignait son teint de pêche. Son cœur se serra. Il n’était pas encore immunisé contre ses grâces.

Une damoiselle ouvrit les hostilités, lançant une poignée de fleurs vers les assaillants et il sentit un pétale lui effleurer la joue. Malgré lui, ses lèvres esquissèrent un sourire. Si la guerre pouvait toujours être aussi douce. Rien à voir avec la fureur des combats qui avaient eu lieu en Écosse.

Un homme riposta, puis un autre. En quelques instants, l’air fut rempli de pétales et autres débris floraux qui voletaient dans la brise. Derrière son rempart de tissu, Thiébaut voyait Morgane jeter des fleurs à pleines mains, la tête rejetée en arrière. Son rire cristallin fit, malgré lui, vibrer son cœur. Un jeune écuyer lui lança une rose qu’elle esquiva en riant et Thiébaut se crispa. Était-ce lui, cet Aulnay dont il avait entendu le nom, celui qui l’avait tenue dans ses bras ? Mais l’homme s’était détourné et s’intéressait déjà à une autre jouvencelle. Aucun d’ailleurs ne semblait avoir une préférence marquée pour sa fée. Sa jalousie légèrement calmée, ses pas le dirigèrent naturellement vers elle.

Quand ils furent face à face, seulement séparés par quelques pouces de tissus, les yeux aigue-marine de la damoiselle s’écarquillèrent. Elle lui adressa un sourire tendre et légèrement moqueur.

— Attaquez-moi, mon beau chevalier, s'exclama-t-elle avec audace. Lancez-moi vos fleurs et je me rendrai bien volontiers entre vos bras.

Il s'immobilisa un bref instant devant cette provocation. Des paroles de coquette, pleines d'assurance, qui lui démontraient une fois de plus à quel point elle avait changé. La cour de France et l'entourage pernicieux de Marguerite semblaient l'avoir pervertie. Une douleur sourde envahit son cœur tandis que le sourire de Morgane disparaissait lentement devant son absence de réaction. Elle tendit la main vers lui.

— Je ne veux point de victoire facile, gronda-t-il en reculant. Encore moins d'une prisonnière complaisante.

Mais un mouvement parmi ses compagnons le poussa à travers le tissu tendu qui se déchira et il tomba aux pieds de Morgane.

— Peut-être est-ce moi qui vais vous prendre en otage dans ce cas ? susurra-t-elle, rougissante comme autrefois, en s'accroupissant près de lui.

Elle posa une rose sur sa poitrine, de la même couleur que celle qu'elle portait dans les cheveux, droit sur son plexus comme si c'était une épée. Le cœur palpitant, il en respira le parfum suave et chercha une réplique mordante, mais il se trouva désarmé devant les deux lacs clairs de son regard qui quémandait son attention. Sa bouche délicate s'incurva pour parler et il expira violemment afin de chasser l'envie impérieuse d'en goûter à nouveau la saveur.

Elle lui paraissait soudain l'image même de l'innocence.

— Messire... commença-t-elle.

À cet instant, des rires et des acclamations retentirent. N'ayant plus d'armes, les damoiselles s'étaient rendues et les spectateurs acclamaient la

victoire des jouvenceaux. Morgane s'interrompit, l'air déçu et Thiébaud se releva promptement, l'esprit de nouveau clair. Alors qu'il rejoignait sa suzeraine, s'obligeant à ne point regarder en arrière, il poussa un long soupir. Il l'avait échappé belle. Il devait absolument éviter la jeune femme le lendemain au banquet qu'organisait à son tour le roi Édouard. Il avait peur autrement de ne pas avoir la force de la repousser.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

Le jardin de l'abbaye était devenu féérique. De nombreuses tentes de soie colorées étaient dressées parmi les arbres et buissons pour les invités du banquet organisé par Édouard et Isabelle. Folle extravagance, des chandelles et des torches brûlaient en pleine journée, et des écuyers à cheval servaient les plats, tous plus magnifiques et copieux les uns que les autres. Des ménestrels nous distrayaient de chansons et le vin semblait couler à flots.

Les yeux écarquillés, je gagnai ma place à table avec les damoiselles de la cour. Cette magnificence qui rivalisait avec celle du roi de France éclipsa un instant les affres de mon cœur de n'avoir point aperçu Thiébaud jusqu'à présent.

Si Anne pouvait voir cela, me navrai-je, me rappelant le goût de mon ancienne amie pour les festivités. À ce même instant, elle devait être en train de veiller sur son domaine, peut-être grosse de son troisième enfant, et non point s'extasier comme mes compagnes à cette succession de frivolités.

Je tournai mon regard vers Marguerite, installée à la table d'honneur près des souverains d'Angleterre. Ses yeux maussades n'étaient pas tout à fait éclipsés par le sourire qu'elle se sentait obligée d'afficher tandis qu'Isabelle plastronnait, recueillant des louanges pour son hospitalité somptueuse organisée loin de ses terres.

Une silhouette familière rejoignit Isabelle et mon cœur se mit à battre à vive allure. Après un bref conciliabule, Thiébaud quitta la tente d'un pas pressé. C'était ma chance. Je marmonnai une vague excuse à l'intention de mes compagnes puis, me levant brusquement, je rassemblai mes jupes et partis à sa poursuite. Il marchait vite et je dus me hâter pour ne point qu'il me

distance. J'hésitai à crier, puis renonçai, me contentant d'accélérer encore l'allure. Mes cheveux tressés se détendirent jusqu'à ce qu'une longue mèche vienne me battre le visage. Enfin, je le rattrapai dans le cloître. Je m'agrippai à son bras, l'obligeant à s'arrêter.

— Sire Thiébaud, je suis heureuse de vous voir enfin seul, exhalai-je, hors d'haleine. Pouvons-nous parler ?

Il me fixa avec sévérité. Je me mordillai nerveusement les lèvres. Était-ce ma mise échevelée qui le heurtait ? Pourtant, lors de notre rencontre à Boulogne quand il m'avait extraite de la foule, il n'en avait pas paru incommodé.

Il soupira avant d'acquiescer. Je l'emmenai derrière un pilier où nous ne serions point dérangés et plongeai mes yeux dans les siens, assombris par la réprobation.

— Votre retour me comble de joie, messire, et mes sentiments sont restés constants pour vous durant toutes ces années, murmurai-je, ma timidité revenue à me déclarer si franchement. Si, de votre côté, votre cœur n'a point changé, sachez que je suis toute à vous, comme je vous l'ai promis autrefois.

Son regard fonça sous la colère.

— Comme vous étiez à cet Aulnay, il y a seulement quelque temps de cela, persifla-t-il. Je préfère passer mon tour et laisser la place à d'autres.

Mes yeux s'écarquillèrent. Un trou béant se creusa dans ma poitrine, me bloquant le souffle. J'aspirai convulsivement un peu d'air, alors qu'une lame glacée fouaillait mes entrailles, étouffant le cri de détresse qui me venait aux lèvres. Ainsi, il avait entendu parler des rumeurs.

Pire, il y accorde foi ! m'horrifiai-je.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, Thiébaud, plaidai-je en me raccrochant à lui. Comment pouvez-vous imaginer que... Ne me connaissez-vous point ?

— N'était-ce pas pour cette même raison que vous avez refusé ma demande à Boulogne ? rétorqua-t-il avec rudesse en m'attrapant les mains pour me repousser. Vous aviez raison et à présent que je découvre votre caractère déloyal, je me félicite de cette décision. Laissez-moi maintenant, j'ai à faire.

Il allait se remettre en route. Les larmes me montèrent aux yeux. Le courroux les assécha. De quel droit me jugeait-il sur la base de quelques rumeurs infamantes alors que j'étais innocente ?

— Ne pouvez-vous me faire confiance ? Je croyais qu'un amour sincère permettait de lire dans les cœurs.

Il hésita, s'arrêta, tourna vers moi son regard sévère malgré tout traversé par une lueur d'espoir. Il me dominait de toute sa taille, mais je n'avais pas peur. Je retrouvai la proximité qui m'avait déjà enchantée cinq ans auparavant. Je levai la tête vers lui, les yeux humides d'émotion, mon cœur battant la chamade. Il me prit la main, la plaqua sur sa poitrine. Sous mes doigts, je percevais les martèlements effrénés du sien.

— Seriez-vous prête à me jurer que ces ragots sont faux et que vous ne vous êtes jamais retrouvée dans ses bras ? murmura-t-il de sa voix âpre.

Son intonation me vrilla le ventre. Je brûlais de lui avouer ce qu'il en était vraiment mais un ultime reste de prudence me retint. L'affaire pourrait remonter jusqu'à Marguerite et je n'osais en imaginer les conséquences. En un éclair, je visualisai le regard de la princesse rempli de désarroi devant ma trahison. Où trouverais-je la force de le supporter alors qu'elle avait été la

seule avec la reine Margaret à se dresser face aux prétentions de mon cousin ? Je me mordis la lèvre, accablée. C'était impossible.

— Ne soyez pas hostile, Thiébaud. Ce fut seulement une stupide méprise.

Ses yeux s'étrécirent de fureur. Il faillit s'étrangler, se racla la gorge avant de me repousser, plein de froideur.

— Adieu Morgane. Je ne compte point rentrer dans votre jeu cruel. Vous avez fait vos choix et je fais les miens. Aujourd'hui, ma fée a cessé de m'enchanter.

Je tendis la main pour l'arrêter, mais il tourna les talons et disparut dans les profondeurs de l'abbaye. Je m'avachis contre la colonne, vidée de mes forces. Un instant plus tard, d'autres pas se firent entendre. Une silhouette se planta devant moi. Un nez tordu, des yeux pleins d'orage.

— N'avez-vous vraiment aucune pudeur pour courir ainsi après les hommes, même en plein jour, ma cousine ? Votre réputation ruinée ne vous suffit-elle pas ?

Raoul, mon cousin. Je retins un frisson. Avait-il entendu mon pitoyable plaidoyer ?

— Vous me suiviez ? me fâchai-je, essuyant mes larmes d'un geste rageur.

— Je suis venu vous rappeler à la raison. Il n'est malheureusement plus question de mariage pour vous, mais l'abbaye de Port-Royal des Champs¹³ est prête à vous accueillir. Retirez-vous du monde et faites pénitence.

Un instant, l'idée me tenta. Oublier ma peine loin de la fureur du monde, si navrant. Prier pour les péchés que je couvrais bien malgré moi. N'était-ce point un destin enviable ?

— Vous rachèterez votre conduite impudique dans les prières, continuait-il. En échange, je prendrai soin de votre héritage et le lèguerai à mon fils.

Mes poings se serrèrent. Ne pouvant plus disposer de ma personne, Raoul tentait maintenant de me soustraire mes quelques biens. Je ne serais pas mieux traitée qu'une servante si je ne donnais point une obole suffisante à l'abbaye. Ne représentais-je donc jamais qu'une marchandise pour lui ?

— La reine de Navarre ne souhaite pas mon départ et je demeurerai à ses côtés, m'entendis-je déclarer.

Puis je redressai le menton et m'éloignai sans le regarder. Il semblait que, moi aussi, j'avais fait mes choix. Je resterais à la cour auprès de la seule personne qui semblait tenir un tant soit peu à moi.

Je n'avais plus le cœur à la fête, aussi quand Marguerite déclara qu'au soir, elle était invitée au Louvre, au banquet organisé par le roi Philippe en l'honneur de sa fille et de ses trois belles-filles, je murmurai :

— Vous voyez que le roi vous apprécie puisqu'il ordonne une fête en votre honneur. Malheureusement, je ne pourrai vous accompagner. Je crains d'avoir pris froid aujourd'hui.

— Allons donc, tout le monde sait que c'est seulement pour la galerie, répliqua-t-elle en haussant les épaules. La cour doit se montrer fastueuse. Voilà pourquoi ils font tous assaut de courtoisie, à s'inviter les uns les autres, y compris mon époux.

— Votre fête était magnifique, insistai-je. Ce castel d'amour, c'était vraiment plaisant.

Durant quelques précieux instants, j'avais eu l'impression que Thiébaud m'aimait toujours.

— Mieux que celle d'Isabelle et ses extravagances ?

— Bien mieux, approuvai-je d'une voix sincère puisque l'abbaye avait vu la ruine de mes espoirs.

— J'en suis fort aise, déclara-t-elle avec un sourire heureux. Allons, il faut que j'y aille maintenant. Prenez soin de vous.

Une fois qu'elle eut disparu, je ne tardai pas à m'assoupir dans le fauteuil près du feu, et fus réveillée en sursaut quand elle revint quelques heures plus tard, claquant la porte.

Elle lança un objet sur son coffre. Il glissa sur quelques pouces et le bruit qu'il fit en tombant finit de me sortir de mes songes. Les souvenirs de la journée resurgirent, cruels. Je me mordis les lèvres pour contenir mon désarroi et me levai pour ramasser le colifichet. C'était une aumônière au tissu riche et aux broderies précieuses au fil d'or.

— Un présent d'Isabelle, marmonna la reine de Navarre. Elle en a offert à tous ses frères et à leurs épouses.

— Une délicate attention, murmurai-je malgré ce rappel amer à la suzeraine de celui que je voulais oublier.

— Un cadeau aussi ostentatoire qu'elle, comme si elle n'en avait point suffisamment fait lors de son invitation.

Puis elle ajouta aussitôt, changeant de sujet :

— J'espère que vous vous sentez mieux, car demain, nous allons tous à Notre-Dame promettre solennellement de prendre la croix. Seule Isabelle s'y

refuse, par avarice¹⁴. Étrange après la débauche de dépenses dont elle nous a gratifié aujourd'hui, finit-elle avec son ironie mordante.

Je fronçai les sourcils. S'engager dans une nouvelle croisade ? Je pensais ce temps révolu depuis la perte de la Terre sainte près de vingt-cinq ans plus tôt.

Mais il était vrai que certains avaient des péchés à expier.

— Vous m'accompagnerez en Orient quand le moment sera venu, reprit Marguerite. Nous partirons tous. Les deux rois, de France et d'Angleterre, les princes, de nombreux grands féodaux avec leurs suites.

Je compris le sous-entendu. Philippe d'Aulnay serait de la partie.

— Ne ressentez-vous point de crainte à l'idée de ce voyage ? m'enquis-je devant sa tranquille assurance. De nombreux croisés y perdent la vie. Les combats, les accidents, les maladies... Il y a quarante ans, la huitième croisade décima la cour de France : le roi Louis IX, un de ses fils, son frère et la femme de celui-ci. Même Isabelle d'Aragon, la mère de notre roi, mourut d'un accident sur le chemin du retour.

Pour ma part, je n'avais pas hâte de me mettre en route. D'autant plus que, sans la princesse Isabelle, j'avais peu de chance d'y revoir Thiébaud.

Elle acquiesça à ma litanie sans en paraître perturbée.

— Mourir ici ou ailleurs... Nul ne peut savoir à l'avance le lieu et l'heure de son trépas.

Cela ne lui ressemblait guère de citer ainsi les Saintes Écritures. Je fronçai les sourcils devant le soupçon qui m'envahit soudain. Marguerite avait une fille, Jeanne, unique héritière de la Navarre. La jeune reine n'avait-elle point la subite espérance de devenir veuve ? Elle pourrait alors guigner le

titre de régente. Et surtout se retrouver libre. Libre de suivre les inclinations de son cœur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

Paris, tour de Nesle, juillet 1313

La délégation anglaise était repartie. Après un grave incendie qui s'était déclaré dans leur tente alors qu'ils suivaient le roi Philippe à Pontoise et qui avait détruit toutes leurs possessions, les souverains anglais avaient regagné le royaume.

J'étais soulagée sans en être tout à fait convaincue. Je n'avais pas revu Thiébaut après notre discussion à l'abbaye, ou seulement de loin lors des dernières fêtes où j'avais dû paraître. Il m'avait à chaque fois ignorée et j'avais fait de même, meurtrie par son manque de confiance.

Je n'arrivais pas à comprendre comment notre tendre inclination avait pu se dégrader aussi vite, brisée par quelques racontars malveillants. Fallait-il que ses sentiments n'aient point été aussi forts que les miens à Boulogne ? Quelle ironie alors qu'à l'époque, il était empli de bien plus de certitudes que moi.

— Allons donc, cessez d'arborer cette mine défaite, s'impatiente un soir Marguerite qui se préparait avec ses cousines Jeanne et Blanche. Maintenant qu'ils ont regagné leur île, nous pouvons retrouver nos douces habitudes.

Comprenant à quoi elle faisait allusion, mes yeux s'embruèrent : ces instants volés de passion qu'elle s'octroyait sans remords et que, de mon côté, je ne connaîtrais probablement jamais.

Ce qu'il valait mieux, devais-je admettre. Avec ma dot, je finirais par trouver un homme moins chatouilleux sur ma réputation et qui ferait un

époux acceptable. Un mariage de raison, ce que ma première protectrice m'avait toujours épargné. Des noces que j'envisageais de plus en plus souvent pour échapper à l'atmosphère pernicieuse de la cour.

Les mains tremblantes, je terminai mon office auprès de Blanche que je coiffais.

— Suggérez-moi plutôt ce que je pourrais offrir à messire Philippe pour qu'il ne m'oublie pas, ordonna Marguerite alors que j'allais me retirer. Voilà plusieurs jours que je cherche une idée en vain.

— Comment pourrait-il vous oublier ? répondis-je, un peu agacée.

N'est-ce point de leur faute à tous les deux si je connais cette infortune ?

Elle ajusta sa ceinture faite de plaques d'or sur ses hanches avant de s'examiner d'un air critique.

— Je veux qu'il puisse penser à moi, même quand je suis loin de lui...

Les yeux rêveurs, elle tournoya dans la pièce. Ses bras déployés donnaient l'impression qu'elle espérait s'envoler hors de la tour comme pour le rejoindre. Puis elle s'arrêta brusquement et me fixa.

— Alors ?

— La seule chose que j'aie jamais offerte à un homme était une aumônière, avouai-je, poussée dans mes retranchements. Quand nous nous sommes revus cinq ans après, il la portait encore.

Ce premier jour où j'avais l'espérance qu'il m'aimait toujours.

Marguerite me dévisagea avec un regard neuf.

— Eh bien, vous n'avez pas froid aux yeux malgré vos airs candides !

Je m'empourprai et baissai la tête.

— À vrai dire, je n'étais que la messagère. Le présent venait de ma protectrice, la reine Margaret.

— Un cadeau de reine, oh... Mais oui, gloussa-t-elle soudain. Quelle belle idée ! Je pourrais lui offrir l'aumônière de cette pécore d'Isabelle maintenant qu'elle est repartie. Que ce présent hypocrite devienne celui de l'amour...

— Et j'offrirai la mienne à messire Gauthier, intervint Blanche d'une voix tout aussi exaltée, habituée à suivre son aînée en tout. Deux aumônières semblables pour les deux frères qui ont conquis nos cœurs.

Je lui jetai un regard de biais. Seulement son cœur ou davantage ? Je l'ignorais toujours et à vrai dire, je ne tenais point à le savoir. Le dangereux secret de Marguerite me suffisait amplement.

— Est-ce bien raisonnable, croyez-vous ? tempéra Jeanne. C'est quand même un cadeau de notre sœur.

— C'est mieux qu'un de ceux de mon époux, ne pensez-vous pas, Jeanne ? Ils sont si rares qu'il arriverait peut-être même à s'en rendre compte, persifla la reine de Navarre. Allons, finissons de nous préparer. Peut-être sire Philippe sera-t-il là ce soir ? J'ai tant de hâte à le revoir.

Elle s'activa davantage à cette idée, l'esprit déjà ailleurs. Le cœur lourd, je détournai la tête au rappel de mon rôle peu glorieux auprès d'eux et au gâchis qui en avait résulté. Un bref instant, je me revis face à Thiébaud et son ultimatum à l'abbaye. Les larmes me montèrent aux yeux. Je les étouffai du mieux que je pus. Je n'aurais rien pu faire d'autre. Marguerite était princesse et reine, et je n'étais que sa suivante. Une suivante loyale quoiqu'en disait mon chevalier. Aussi fidèle qu'il l'était à sa souveraine. Mais je ne pouvais le lui avouer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Londres, palais de Westminster, décembre 1313

Thiébaut poussa un soupir de bien-être en sortant de son bain, l'esprit satisfait. Il ne s'était pas trop mal distingué aujourd'hui au tournoi organisé par le roi. Puis son air s'assombrit. Peut-être était-ce seulement à cause du mouchoir de sa fée qu'il s'était révélé incapable de jeter malgré sa trahison. L'humeur chagrine, il se sécha et s'habilla prestement avant de passer une main impatiente dans ses cheveux humides. Bientôt, le banquet qui clôturerait la journée allait commencer. Isabelle attendait qu'il soit fidèle au poste.

Il hésita puis accrocha l'aumônière de la reine Margaret à sa ceinture. Un autre souvenir qu'il n'avait pu se résoudre à ranger définitivement. Il ferma les yeux un bref instant, revoyant le visage empourpré de Morgane à Boulogne, lui avouant à demi-mot le trouble qu'il lui inspirait. Puis il serra les lèvres. Il se faisait inutilement mal.

Depuis cinq mois qu'il était rentré en Angleterre, il n'avait pas réussi à passer à autre chose malgré ses efforts pour s'intéresser à d'autres femmes. Elles lui paraissaient toutes sans relief, fades, farouches ou au contraire trop hardies, sans ce mélange de timidité et d'audace qui caractérisait la jeune suivante.

— Ma vie est ici, répéta-t-il une fois de plus pour s'en convaincre. Près de la reine Isabelle à construire la paix entre nos deux pays.

Le pays de Morgane aussi.

Il secoua la tête, contrarié de ne pouvoir la chasser de ses pensées, et partit rejoindre la salle de banquet. De nombreuses personnes avaient déjà pris place. Il repéra immédiatement Isabelle à la table d'honneur que son époux avait momentanément délaissée. Comme à son habitude, elle portait une longue robe fluide, serrée à la taille par une ceinture d'or, et par-dessus un riche surcot doublé de fourrure. Ses cheveux étaient recouverts d'un voile transparent, surmonté d'un cercle d'or, et son élégance toute française éclipsait celle des autres femmes de la pièce.

Il s'approcha d'elle pour se poster quelques pas derrière. Depuis l'incendie qui avait ravagé la tente royale à Pontoise et dont elle était sortie grièvement brûlée au bras, il craignait sans cesse un nouvel accident.

Si cela en a été vraiment un.

Les souvenirs de cette nuit tragique l'envahirent. Insomniaque depuis la perfidie de sa fée, il était réveillé quand le feu s'était déclaré dans la garde-robe. Il avait vu Édouard sortir Isabelle de la fournaise avant de retourner à l'intérieur sauver plusieurs personnes. Plongeant dans le brasier à sa suite, Thiébaud avait ramené à la reine un de ses jeunes chiens, prisonnier des flammes. Pour l'en remercier, elle lui avait accordé une faveur qu'il n'avait point encore réclamée. Peut-être lui demanderait-il la main d'une héritière ? Tant qu'à faire fi des élans de son cœur, autant veiller à ses intérêts, comme tous s'y employaient autour de lui.

Il revint au présent. Isabelle s'entretenait avec deux hommes, bien bâtis, aux cheveux clairs et aux traits agréables, présentant un certain degré de ressemblance.

— Je me nomme Gauthier d'Aulnay, seigneur de Moussy-le-Neuf, disait le plus vieux, et voici mon frère Philippe, seigneur de Grand-Moulin.

Thiébaut dévisagea le plus jeune avec hargne. Ainsi c'était avec lui que Morgane avait été surprise un soir.

Combien d'autres y avait-il eu avant ? s'interrogea-t-il, une brûlure familière au cœur. À commencer par lui-même. Même s'il avait désespérément voulu croire à sa sincérité, il ne le pouvait, s'en remémorant trop bien l'abandon de la belle entre ses bras dans le jardin à Boulogne. Une fille si visiblement faite pour l'amour. D'autres ne s'y étaient pas trompés.

— N'êtes-vous point au service de mon frère et de mon oncle ? interrogea Isabelle.

— En effet.

— Vous avez là de splendides aumônières, précieuses, et toutes deux semblables.

— Comme il se doit dans une fratrie, ma dame, déclara Philippe.

— Viennent-elles de Paris ? Il me plairait d'en trouver de pareilles à mon prochain voyage. Ou peut-être pourrais-je m'en faire envoyer une ?

— Nous ne savons, reprit brièvement Gauthier. Ce furent des présents.

— Un présent vraiment royal...

La voix d'Isabelle résonna froidement dans la salle. Thiébaut frissonna. Elle restait impassible, mais en cinq ans, il commençait à la connaître. Il remarqua la tension de ses épaules et l'imperceptible tremblement à la commissure de ses lèvres, dévoilé par son profil. Quelque chose lui déplaisait fortement chez ces deux hommes et de manière un peu puérile, il se réjouit qu'elle partage son inimitié.

Les deux Normands acquiescèrent, puis voyant que la souveraine semblait se désintéresser d'eux, ils s'éloignèrent sans demander leur reste.

Thiébaud eut un léger sourire de satisfaction. Comme son père, Isabelle avait l'art de désarçonner n'importe lequel de ses interlocuteurs.

— Ne vous paraissent-elles pas familières ? demanda-t-elle brusquement sans tourner la tête vers lui.

Il s'approcha vivement et se pencha pour être à sa hauteur.

— Quoi donc, ma dame ?

— Les bourses semblables qu'ils arboraient tous les deux.

— Je ne saurais dire. Je ne m'intéresse point à la parure.

Elle lui jeta un coup d'œil.

— Cela est bien vrai. Voilà cinq ans que je vous vois porter les mêmes accessoires. Malgré son indéniable qualité, votre aumônière montre des signes d'usure.

— C'est un présent de la reine Margaret en reconnaissance d'un service que je rendis à sa maison. Comment pourrais-je me débarrasser de cet insigne honneur envers ma personne ?

Accordé de plus par celle qui m'a volé mon cœur.

— D'autres n'ont apparemment point les mêmes scrupules, reprit Isabelle d'une voix plus acide. Allez donc observer ces escarcelles de plus près et revenez me dire ce que vous en pensez. Mais n'en soufflez mot à quiconque.

Il s'exécuta, malgré sa répugnance à aborder les deux Normands. Allait-il devoir engager la conversation avec eux ? Il craignait dans ce cas de perdre son sang-froid. Comment pourrait-il débiter des platitudes et même des amabilités alors qu'il brûlait au contraire d'écraser son poing sur cette bouche qui s'était emparée de celle de sa fée ?

La jalousie l'enserra dans ses griffes alors qu'il s'approchait d'eux. Assurément, ils étaient tous les deux plus beaux que lui. Mieux découplés, le sourire séduisant et de cette blondeur angélique dont on parait le légendaire Lancelot. Il parvenait presque à comprendre pourquoi Morgane l'avait si facilement remplacé.

Ne plus penser à elle.

Il ferma brièvement les yeux pour se concentrer sur sa mission. Quand il les rouvrit, son regard se braqua naturellement vers les bourses incriminées et il ne put empêcher son cœur de sursauter. Il les reconnaissait maintenant. Il en avait examiné chaque détail avec l'artisan chargé de leur réalisation, afin de contrôler qu'elles étaient dignes des exigences d'Isabelle.

Les battements de son cœur s'affolèrent devant les possibilités qui se présentèrent à son esprit. Il s'efforça de se calmer. Cela ne voulait rien dire. Il n'était pas rare que des dames offrent des présents à des chevaliers pour service rendu. Comme lui-même en avait reçu un de la reine Margaret. Mais si Isabelle faisait preuve d'une telle suspicion... N'avait-elle point un sens politique affirmé ? Soudain, il se permit d'espérer malgré le scandale. Si ces deux hommes avaient la faveur des princesses, ce n'était pas pour la partager avec une simple suivante. L'orgueilleuse Marguerite de Bourgogne ne l'aurait probablement pas toléré.

Il s'immobilisa un bref instant, le souffle coupé. Peut-être que Morgane avait été sincère au printemps dernier. Loyale.

Une loyauté qui pouvait lui coûter cher !

CHAPITRE 12

Paris, tour de Nesle, 7 avril 1314

L'aube se levait à peine. Dans la chambre voisine, Marguerite dormait encore. Brodant d'un air absent en attendant son réveil, je soupirai, découragée. Voilà plusieurs jours que j'avais appris le retour de la reine Isabelle en France et l'accablement s'était abattu sur moi à l'idée de revoir Thiébaud. Assurément, il n'allait point revenir seul cette fois. Une femme le suivrait, peut-être déjà grosse de ses œuvres. D'un chevalier présent au tournoi à Londres, j'avais entendu parler de ses soudains efforts pour se trouver une épouse. Peut-être même me la présenterait-il, achevant par cette cruauté de me démontrer que notre amour était bien mort. Je frémis à cette idée épouvantable.

Comment arriverai-je à faire face ?

Par bonheur, il n'était pas encore à Paris. Isabelle avait suivi son père à Saint-Germain-en-Laye et leurs négociations officielles pour apaiser définitivement les tensions au sujet du duché de Guyenne prendraient encore un certain nombre de jours.

Oserai-je prier Marguerite de me laisser me retirer quelque temps pour ne point risquer de le croiser à la cour ? Un bref soulagement me saisit à cette idée. Peut-être accepterait-elle ? La présence du roi l'empêchant de recevoir son amant, elle n'aurait guère besoin de mes services.

Une servante fit irruption dans l'antichambre. Je tressaillis comme si mes pensées coupables pouvaient se lire sur mon visage.

— On vous demande, damoiselle. Un homme insiste pour être introduit auprès de vous. Seule.

— De si bon matin ?

Je me mordillai la lèvre. Le chevalier vieillissant auquel j'avais laissé quelques espoirs quand il était venu solliciter ma main deux mois plus tôt était-il de retour de la guerre ? Peut-être était-ce un signe du destin ? Si nous ne lambinions point, je pourrais être mariée et partie avant qu'Isabelle ne gagne Paris.

Malgré moi, je frissonnai à cette perspective. En trouverai-je le courage ?

Il le faut.

La servante attendait toujours. Me levant, je remis rapidement de l'ordre dans ma mise avant de déclarer.

— Fais donc.

La porte s'ouvrit, laissant le passage au solliciteur. Un léger cri m'échappa.

— Messire Thiébaud, soufflai-je soudain sans force devant l'apparition.

— Damoiselle.

Il était seul lui aussi et me dévisageait avec fièvre, sans que je lise dans son regard la condamnation du printemps dernier. Avait-il fini par me pardonner ? Mon cœur s'affola alors qu'il se rapprochait, examinant la pièce d'un large coup d'œil. Je le détaillai avidement, notant sans m'y arrêter le désordre de sa tenue, la boue et la poussière qui le maculaient. Quand il parvint à ma hauteur, une odeur de cheval m'enveloppa. Il me saisit la main, l'écrasant presque sous la tension qui paraissait l'habiter.

— Disparaissez immédiatement de cette cour. Déclarez-vous souffrante, contagieuse même, et réfugiez-vous en quelque couvent éloigné. Dès aujourd'hui.

— Que racontez-vous donc ? m'écriai-je, ne comprenant rien à ses exhortations. Avez-vous perdu la raison ? Je ne peux abandonner le service des princesses ainsi.

— Je ne puis vous en révéler plus, se désola-t-il. Mais je vous en prie. Si vous me gardez quelque confiance et sentiments, faites comme je vous l'ai dit.

Ses beaux yeux noisette semblaient me supplier. Je frémis à la mention de la douce relation que nous avions partagée. Puis qu'il avait saccagé sans états d'âme, sans même me laisser le bénéfice du doute.

— Pourquoi devrais-je vous obéir ? me rebiffai-je en libérant ma main. Avez-vous, vous-même, encore des sentiments envers moi pour oser exiger une telle chose ?

Il m'attrapa la taille pour me plaquer contre lui et ses mains remontèrent jusqu'à ma nuque qu'il emprisonna. Le souffle coupé par un désir aussi brutal que malvenu, je me découvris incapable de bouger.

— Oui, Morgane, je vous aime toujours, déclara-t-il alors de sa voix âpre qui me chavirait, nos souffles se mêlant. Et je vous crois sincère.

Mes yeux s'écarrillèrent, mon cœur s'affola dans ma poitrine. Ses lèvres à quelques pouces des miennes. Ses mains chaudes qui enserraient mon cou avec possessivité. Son corps aux muscles durs contre lequel j'étais pressée. Et ses mots surtout, ses mots que j'avais désespérément souhaité entendre.

Je balbutiai, perdue par cette soudaine volte-face.

— Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Au lieu de me répondre, il me gratifia d'un baiser qui m'étourdit. Sa bouche se souda à la mienne et je sentis mes membres défaillir. Les yeux embués d'émotion, je m'agrippai à lui alors que nos lèvres s'apprivoisaient à nouveau. Mon corps s'alanguit contre le sien et une vague délicieuse gonfla au creux de mon ventre. Dans ses bras, je retrouvais les sensations ensorcelantes que lui seul savait faire naître en moi.

Trop vite, il me lâcha. Je poussai un gémissement de protestation.

— Je ne peux m'attarder davantage, souffla-t-il avec regret. Je dois rentrer à Saint-Germain-en-Laye. Promettez-moi de faire ce que je vous ai demandé. Le plus rapidement possible. Et de ne point en bouger avant que je ne vienne vous y chercher.

— Attendez, le suppliai-je. Ne partez pas déjà...

— Promettez-le, Morgane ! Je vous en conjure !

L'urgence dans sa voix et son air tourmenté finirent de me convaincre. Malgré l'appréhension qui s'était emparée de moi, les couleurs me parurent soudain plus vives. Le cuivre de ses cheveux. Le bleu et l'or de l'aumônière familière pendue à sa ceinture. L'orangé des flammes dans la cheminée.

Il m'aimait toujours !

— Je vous le promets, Thiébaud. Sur mon âme. Je vous aime moi aussi.

Il me dévisagea comme s'il craignait de ne jamais me revoir. Puis s'arrachant à la fascination que je semblais exercer sur lui, il tourna les talons et quitta brusquement la pièce.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

Abbaye de Port-Royal des Champs, fin avril 1314

Quinze jours étaient passés entre ces murs où nulle nouvelle ne filtrait depuis l'extérieur. L'ignorance commençait à me rendre folle. Qu'est-ce que Thiébaut avait cherché à me cacher ? Combien de temps devrais-je encore attendre dans le silence et le recueillement ? Des hypothèses toutes plus insensées les unes que les autres tournaient dans ma tête. Je craignais qu'il se soit joué de moi et que quand je sortirais enfin, rappelée par une Marguerite excédée par la longueur de ma retraite, il aurait regagné l'Angleterre depuis longtemps.

Un grattement à la porte de ma cellule interrompit mes ruminations et une moniale apparut.

— Un visiteur vous attend dans le cloître. À la demande de la reine Isabelle, il a eu la permission exceptionnelle de franchir la clôture et d'entrer dans l'abbaye.

Je fronçai les sourcils, décontenancée.

Isabelle ? Pas Marguerite ?

— J'arrive, répondis-je, sortant de mes réflexions.

Je gagnai le cloître avec une certaine impatience et m'arrêtai brusquement en apercevant une silhouette familière. Sa chevelure auburn accrochait les rayons du soleil, le nimbant de feu. Les battements de mon cœur s'accéléraient. Thiébaut. Il avait tenu parole.

Pourtant, quand je parvins à sa hauteur, son teint était anormalement pâle. Un spasme me tordit le ventre.

— Damoiselle, j'ai à vous apprendre de terribles nouvelles.

À ce ton solennel, mes traits se chiffonnèrent sous l'inquiétude. Où était passé l'élan de notre précédente rencontre, nos baisers et ses déclarations passionnées ? Je pris une longue inspiration et murmurai d'une voix légèrement tremblante :

— Je vous écoute, messire.

— Les princesses Marguerite, Blanche et Jeanne ont été arrêtées. Les deux premières ont été convaincues d'adultère avec les frères d'Aulnay, Philippe et Gauthier. Jeanne ne serait apparemment que complice.

Le sang se retira de mon visage et je plaquai mes mains devant ma bouche. Ce que je craignais depuis si longtemps s'était produit.

— Que va-t-il leur arriver ? le pressai-je.

— Marguerite et Blanche ont été tondues et emprisonnées à Château-Gaillard sans espoir d'en sortir jamais, tandis que Jeanne est retenue dans la forteresse de Dourdan. Les corps des quelques valets soupçonnés de complicité furent jetés dans la Seine. Quant aux deux frères, ils ont été exécutés à Pontoise avec une sauvagerie telle qu'elle a choqué le peuple venu assister à leur supplice¹⁵, finit-il en détournant les yeux.

Ainsi, il est déjà trop tard !

Une nausée me tordit violemment l'estomac. Me sentant vaciller à cette avalanche de calamités, j'appuyai mon bras contre un mur. Puis, après quelques instants de stupeur, je m'enquis d'une voix blanche, comprenant soudain toutes les implications :

— Est-ce pour cela que vous m’avez demandé de venir me réfugier ici ?
Pour me mettre à l’abri d’éventuelles représailles ?

Il hocha la tête.

— Mais comment le saviez-vous alors que nul bruit n’avait filtré jusqu’à la cour ?

Il se mordit la lèvre, hésitant pour la première fois.

— Parce que c’est la reine Isabelle qui les a dénoncés à son père¹⁶. Et que j’ai, malgré moi, participé à cette affaire. Voilà pourquoi je vous pressais de disparaître. Isabelle a identifié dans la vêtue des deux chevaliers les aumônières qu’elle avait elle-même offertes aux princesses. Une enquête fut discrètement menée par le roi Philippe qui confirma les soupçons de sa fille. Les aveux arrachés aux deux damoiseaux achevèrent de le convaincre.

Arrachés par la torture, frissonnai-je violemment.

Je peinais à assimiler toutes ces informations qui tombaient les unes après les autres. Dans ma tête défilaient les images de ces épisodes tels que je me les représentais. La fureur implacable du roi, l’humiliation publique des princesses, la mort violente de deux hommes foudroyés en pleine jeunesse et surtout la disparition de pauvres êtres qui n’avaient point eu d’autres choix que d’obéir. Un sort que j’aurais peut-être pu connaître si je ne m’étais pas abritée ici sur son instance.

Tout cela par la faute d’Isabelle qui ne comptait même pas vingt ans. Je me mis à trembler sans pouvoir m’en empêcher.

— Ce n’est plus l’agneau de Boulogne que j’ai juré de protéger, me confirma Thiébaud, semblant lire dans mon regard. Les épreuves qu’elle a

subies l'ont mûrie. Elle est devenue une louve qui sait mordre quand cela est nécessaire, sans jamais faillir à ses devoirs. Elle deviendra une grande reine.

— Vous osez la défendre ! m'indignai-je en reculant d'un pas, l'œil humide. Ne pouvait-elle s'occuper des défaillances de son époux plutôt que de répandre le malheur à la cour de France ?

Ses épaules se raidirent, ses yeux s'étrécirent.

— Elle a une conscience aiguë de la dignité royale. Ce dont Marguerite de Bourgogne a toujours été incapable !

— Peut-être parce qu'elle préférait écouter son cœur, la disculpai-je sans savoir pourquoi alors que je n'avais cessé de l'inciter à renoncer à cette folie qu'elle payait cher aujourd'hui.

Malgré moi, je m'étais rapprochée. Face à face, nos regards frémissants défiaient l'autre de le contredire.

— Une qualité dont *votre* reine semble bien dépourvue ! Une souveraine que je ne vous envierai jamais de servir ! finis-je en fulminant.

À ces derniers mots, Thiébaud fut pris d'un sursaut et détourna les yeux.

— L'amour et le devoir se situent souvent dans des camps opposés, soupira-t-il après un instant, sa colère brusquement éteinte. Nous l'avons payé assez cher tous les deux.

Il prit ensuite une longue inspiration et son regard revint se poser sur moi.

— La cour n'est plus. Vous êtes libre, Morgane, libre de faire ce que vous désirez. Je pense que la reine Margaret vous reprendra à son service si vous le souhaitez. Elle vous apprécie grandement et sera heureuse de partager sa retraite avec vous.

Je m'affaissai, terrassée par toutes ces émotions contraires. Pourquoi me parlait-il de la reine douairière ? Était-ce parce qu'il n'était point libre comme je l'avais suspecté ? Cette réflexion mélancolique qu'il avait eue... Une douleur sourde envahit ma poitrine déjà rongée par la peine. Cette idée m'était intolérable.

— Est-ce ma seule option ? demandai-je d'une faible voix, plongeant mon regard noyé de larmes dans le sien pour y chercher trace des sentiments qu'il m'avait déclarés quinze jours plus tôt.

J'y découvris toute la douceur du monde, entachée d'un brin d'incertitude et d'une lueur de jalousie qu'il ne pouvait masquer totalement. L'espoir qu'il lut dans le mien le fit frémir. Il ajouta d'un timbre légèrement enrôlé, les poings crispés de nervosité.

— Je vous espère toujours, petite fée. Si, malgré ce dont je vous ai fait part, votre cœur n'a point changé, accepteriez-vous de m'épouser et de vivre avec moi à la cour d'Angleterre ?

Mes yeux s'écarquillèrent. Je plaquai mes paumes sur ma poitrine pour contenir les battements fous de mon cœur. Ainsi, seul le jugement que je pouvais avoir de lui et de son implacable suzeraine l'avait retenu.

Sans attendre davantage, je fis un pas vers lui. Mes mains trouvèrent les siennes, mes lèvres effleurèrent leurs jumelles, et nos souffles se mêlèrent à nouveau, recréant cette harmonie qui n'appartenait qu'à nous. Près de lui, je me sentais complète et non contrainte, malgré nos différences. Notre amour avait survécu au pire : la séparation, la défiance, les allégeances contraires et même ce dernier événement, tragique.

Mais un ultime scrupule me retint.

— En avez-vous le droit, Thiébaud ? J'étais proche de Marguerite de Bourgogne. La reine Isabelle ne sera probablement pas heureuse de vous voir lier votre vie à la mienne.

J'étais même complice dans cette affaire comme il l'avait sûrement deviné en m'enjoignant à disparaître.

— En effet, reconnut-il, cette idée ne la réjouit point. Mais après l'incendie de sa tente, elle eut la bonté de m'accorder une faveur. Je ne l'avais pas réclamée... jusqu'à présent. C'est vous que j'ai demandée, du moins, si vous y consentez. Vous sentez-vous capable, malgré tout, de surmonter sa méfiance ?

— Oui, m'écriai-je d'une voix vibrante, en dépit de ce dernier obstacle. J'y consens avec grande joie, tant mon cœur tremble d'impatience d'être enfin vôtre.

Aussitôt, il se pencha vers moi et s'empara de ma bouche. Ses bras possessifs m'étreignirent alors que je répondais avec ferveur à son baiser. Puis je me laissai aller contre lui pour écouter le chant effréné de nos deux cœurs.

CHAPITRE 14

Nous chevauchâmes du matin au soir durant plusieurs jours afin de rattraper la reine Isabelle qui avait déjà quitté Paris. À chaque étape, on la disait toujours plus loin en direction de l'Angleterre, même si l'écart entre nous se rapetissait. Malgré mon corps fourbu par notre allure, je m'enivrais de la présence de Thiébaud. Je le découvrais enfin dans la simplicité du quotidien, prévenant, amoureux et protecteur, si conforme à mes attentes.

Il m'entretenait des intrigues anglaises, des difficultés du pays qui n'étaient pas totalement résolues, sollicitant mon avis. Il me dépeignait aussi sous de riantes couleurs notre vie future dans les différents châteaux de Londres comme si je ne les connaissais point, et j'écoutais ce joli conte sans le reprendre pour oublier l'hostilité probable d'Isabelle à mon égard.

Notre route nous fit malheureusement passer par Pontoise. La nausée me saisit quand l'odeur pestilentielle de la chair corrompue nous atteignit. La gorge obstruée, je détournai les yeux du gibet de la ville et de l'implacable justice de Philippe le Bel... et de sa fille.

Le cheval de Thiébaud s'approcha du mien.

— Leur mort vous affligerait-elle ? s'enquit mon compagnon avec circonspection.

— Évidemment, m'écriai-je. Aimer est-il donc un si grand crime qu'il mérite un tel châtiment ?

Il soupira, la ligne de ses épaules légèrement crispée.

— C'en est peut-être un pour ceux qui ne sont point unis par Dieu.

— Il est heureux alors que la reine Isabelle autorise notre mariage, persiflai-je en donnant un coup de talon furieux à ma jument pour m'éloigner du carnage.

Il me laissa aller devant sans rien dire et ne se remit à ma hauteur qu'à la sortie de la ville, toujours perdu dans ses pensées.

Nous chevauchâmes durant plusieurs jours dans un malaise grandissant jusqu'à arriver à Boulogne-sur-Mer, là où tout avait commencé.

— La reine est à Wissant, m'informa mon chevalier après s'être renseigné. Elle n'a pas encore pris la mer. Nous la rejoindrons demain.

Je hochai la tête, le ventre noué par l'appréhension. Malgré moi, mes traits se chiffonnèrent devant la concrétisation de mes craintes. Comment Isabelle m'accueillerait-elle ? Allait-elle me fustiger publiquement ? Ordonner une pénitence ? Et Thiébaud, me défendrait-il ou prendrait-il son parti ?

— Vous semblez épuisée, Morgane, déclara celui-ci. Allons demander asile pour cette nuit.

Je ne le détrompai pas. À quoi bon ? Je m'étais montrée résolue à l'abbaye, je ferais honneur à mes promesses.

Nous remontâmes les rues que nous avions parcourues ensemble six ans plus tôt. Ici, il m'avait sauvée de la foule, là, je lui avais remis une aumônière. Une aumônière qui avait tout changé, me rappelai-je. Non loin, les jardins du château avaient abrité nos premiers baisers et leur lot de caresses impudiques. Malgré ma fatigue, un trouble délicieux m'envahit à ces souvenirs, chassant mon malaise. Mes joues s'échauffèrent et je jetai un coup d'œil à la dérobée à Thiébaud qui remorquait nos deux chevaux. J'étouffai un gémissement en imaginant ses mains reprendre possession de mon corps

comme autrefois. Il me renvoya un regard troublé avant de se détourner et je laissai échapper un soupir. Depuis qu'il m'avait demandé en mariage à l'abbaye, il n'avait point été au-delà de quelques baisers et ne m'avait touchée autrement que pour me hisser à cheval ou m'aider à démonter. En dépit de mon angoisse, j'en venais à souhaiter ardemment la fin de ce voyage et nos noces prochaines pour nous rapprocher enfin.

Découvrir à mon tour l'ivresse de l'amour partagé.

Thiébaut sonna la cloche de l'abbaye Notre-Dame, puis glissa son bras sous le mien. Depuis notre départ, nous avions convenu de nous faire passer pour un couple marié afin de ne point attirer les regards suspicieux. Au lieu d'une salle commune, les moines nous attribuèrent une cellule particulière. Un lit simple, mais engageant en occupait presque tout l'espace, invitant à un repos que mon corps fourbu appelait de ses vœux. Je fis un pas vers lui, m'y allongeai en soupirant d'aise. Quand je me redressai quelques instants plus tard, Thiébaut n'avait pas bougé et me fixait, mal à l'aise.

— Je dormirai par terre, déclara-t-il en me tournant le dos.

Je me relevai tout à fait, surprise par son ton lapidaire. Pourquoi continuait-il à me fuir ? Cette intimité inattendue dans la ville même où nous nous étions rencontrés n'était-elle pas un signe du Ciel ? Son bagage défait, il déplia une couverture, mettant sa décision à exécution. J'oubliai ma fatigue et le rejoignis, presque jusqu'à le toucher.

— Je vous ai connu plus entreprenant, mon beau chevalier, lui murmurai-je au creux de l'oreille. Sous ce même ciel. N'aurais-je point droit au moins à un baiser avant de m'endormir ?

Ses mains se crispèrent sur le carré de laine qu'il dressa entre nous comme une barrière.

— Voilà six ans que je pense à vous. Si je commence à vous étreindre, je crains de ne pouvoir m’arrêter.

— Après six ans à vous attendre, je regretterais vraiment que vous vous arrêtiez !

Ses yeux se vrillèrent aux miens, soupçonneux. Mon cœur eut un sursaut. Je redoutais d’avoir été trop audacieuse.

— J’ai besoin de courage, avouai-je, décidée à lui dévoiler mes préoccupations. Seul votre amour peut m’en donner. Si demain la reine Isabelle devait nous séparer, je ne voudrais pas avoir de regret... Pas une deuxième fois.

Les larmes me montèrent aux yeux à cette crainte soudain si proche. La tension de ses épaules s’atténua, son regard s’adoucit et il laissa retomber ses bras.

— Je m’y opposerais, Morgane. Mais si cela devait néanmoins advenir, je ne voudrais point vous avoir entretemps abusée.

— Je suis prête à prendre ce risque !

Mais il ne réagit pas comme je l’espérais et revint à l’arrangement de son couchage. Retenant un soupir, je lui tournai le dos et m’approchai du broc d’eau qu’on avait laissé à notre disposition. Je passai un mouchoir mouillé sur mon visage, puis écartai ma robe pour me nettoyer le cou. Une larme oubliée glissa sur ma joue, dévala ma gorge jusqu’au creux de mes seins. Je tressaillis, le cœur lourd de tristesse devant sa froideur persistante.

La luminosité baissa subitement, me laissant deviner une ombre derrière moi. Deux mains fermes s’emparèrent du linge que je tenais, puis

remplacèrent les miennes. Des lèvres brûlantes coururent le long de mon cou humide et déposèrent un chapelet de baisers sur ma peau frémissante.

Il avait changé d'avis. Il ne me refusait plus la tendresse que je lui réclamais. Je soupirai d'aise, posant ma tête contre son épaule, me gorgeant de cette odeur de cheval que j'associais à nos retrouvailles.

— Je ne supporte pas de vous voir malheureuse.

Il promena le chiffon sur ma gorge avec délicatesse. En réponse, je tournai la tête vers lui et mordillai la peau tendre près de sa jugulaire. Sa douceur m'enhardit et ma langue effleura le lobe de son oreille. J'entendis sa respiration s'emballer. Oubliant sa réserve, il écarta davantage ma robe et la fit glisser jusqu'à la taille. Un long frisson me saisit, moitié sous la fraîcheur de l'air, moitié sous l'impétuosité de mon sang. Il lâcha alors le mouchoir et me fit pivoter vers lui, ses yeux dévorant les douces courbes de ma silhouette. Mes jambes se mirent à trembler alors que ses mains me découvraient avec gourmandise. Des râles de plaisir m'échappèrent sous ses délicieuses explorations. Quand il enfouit sa tête entre mes seins, les embrassant tour à tour, j'exhalai dans un soupir impudique :

— Avant d'aller plus loin, laissez-moi, à mon tour, vous ôter la poussière de la route, mon beau seigneur.

Le souffle court, il acquiesça sans un mot. Je m'emparai du mouchoir posé sur la tablette et nettoyai son visage, suivant le relief de ses traits volontaires. Puis, l'imitant, je dénudai son torse. Mes yeux aussi affamés que mes mains détaillèrent ses pectoraux légèrement ombrés que je redessinais avec le chiffon humide. Mon autre main rejoignit la première et je posai des doigts hésitants sur sa peau chaude, ignorant ce qu'une femme pouvait exactement se permettre.

— Ne vous arrêtez point, ma timide fée, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Je levai les yeux vers les siens, y découvris deux puits de désir qui m'enflammèrent. La bouche sèche, je le regardai se débarrasser du reste de ses vêtements. Mes doigts suivirent d'eux-mêmes la courbe de ses hanches sans oser m'aventurer plus loin. Le corps moite, le cœur fou, je me sentais saisie d'une fièvre inextricable. Il finit d'ôter ma robe, puis me porta sur le lit qu'il avait eu l'intention de boudier quelques instants ou quelques heures plus tôt, je ne savais plus. J'étais comme prisonnière d'une bulle, ne vivant plus que pour le moment présent : son regard ardent sous le cuivre de ses mèches désordonnées, ses caresses passionnées, le poids de son corps sur le mien et cette faim insatiable qui s'était emparée de mon ventre.

— J'attends cet instant depuis si longtemps, soufflai-je, m'ouvrant à lui, mes hanches impatientes courant à la rencontre des siennes.

Alors qu'il me comblait enfin, une douleur aiguë stoppa mon élan. Je me figeai.

Il s'arrêta subitement, presque surpris, et réalisa à cet instant que la crainte diffuse de ne pas la trouver neuve avait probablement freiné ses ardeurs depuis leurs retrouvailles. Après sa déclaration à Pontoise, les doutes insidieux étaient revenus. Mais elle n'avait pas menti. En dépit de la cour dépravée qu'elle avait fréquentée, elle était restée vertueuse.

— Il paraît que cela est douloureux la première fois, s’excusa-t-il, son cœur tambourinant dans sa poitrine.

— Mais pas les suivantes, murmura-t-elle avec un sourire brave malgré les larmes qui avaient perlé à ses yeux. Autant nous dépêcher pour les découvrir.

Il se sentit fondre devant son cran. Non, elle n’avait pas besoin de lui pour se trouver du courage. La mâchoire contractée à l’idée de lui faire mal, il s’enfonça davantage, déchirant sa virginité, et se força à rester immobile le temps que l’embrasement de sa chair malmenée se calme.

Mais pas le mien, pensa-t-il avec une certaine dérision. L’intimité étroite et palpitante de la jeune femme le caressait en une exquise torture. Elle bougea légèrement sous lui, lui faisant perdre sa fragile maîtrise, et il s’enfouit plus profondément en elle. Le gémissement étonné de Morgane, ses yeux écarquillés et ses mains qui se pressaient sur son dos comme pour l’encourager eurent raison de ses résolutions. Il commença de doux va-et-vient qu’elle accompagnait de tout son être, en réclamant toujours plus. Sa tête renversée sur le lit modeste tressautait à chaque coup qu’il imprimait à ce corps splendide qu’il n’avait pu oublier. Son cœur battait follement à ses oreilles. Il plongea son nez dans sa chevelure d’or, en respira le parfum de fleur. Elle lui mordilla le cou, ses ongles griffant son dos au rythme des vagues qui les parcouraient tous les deux. Les soupirs éperdus qu’elle laissait échapper, son abandon sensuel et cette pression continue sur sa verge le mettaient au supplice. Il avait toujours pressenti qu’elle était faite pour l’amour et découvrait, ébloui, à quel point il avait eu raison. Quand elle se mit à trembler entre ses bras, il perdit à son tour tout contrôle.

Toujours couché sur elle, en elle, il reprit convulsivement son souffle. Leur tumulte apaisé, elle lui sourit, les yeux alanguis par le plaisir qu'il avait réussi à lui donner. Sa jolie fée, aux enchantements aussi sincères que redoutables. Jamais plus il ne douterait d'elle.

— Vous voilà aussi essoufflé que si vous aviez disputé une joute, murmura-t-elle en lui caressant la joue.

— Une joute victorieuse, j'espère ? s'enquit-il en se dégageant pour la libérer de son poids.

Elle hésita un instant.

— Une victoire provisoire, dirais-je. N'était-ce point la première manche seulement ? Mais il vous faut retrouver une lance solide avant de reprendre nos assauts, finit-elle, plus facétieuse.

Puis elle s'empourpra devant son audace. Ses joues se colorèrent de ce joli vermillon qui l'avait enchanté dès leur première rencontre. Roulant sur elle, il l'embrassa avec une ardeur prometteuse pour la suite.

— Je vous apprendrai à vous en servir et nous jouterons toute la nuit si vous le souhaitez, hardie damoiselle.

Elle rougit de nouveau, leurs fronts collés l'un à l'autre.

— Montrez-moi donc, mon beau chevalier. Je brûle de m'instruire.

CHAPITRE 15

Wissant, 27 avril 1314

Partis à l'aube, nous atteignîmes le petit port de Wissant en milieu de journée. Les navires se balançaient sur l'onde en attendant l'appareillage prévu avec la marée. Le camp de la reine se dressait non loin de là, constitué de nombreuses tentes colorées pour abriter sa suite. Nous y pénétrâmes jusqu'à en gagner le cœur qui accueillait le pavillon le plus opulent. Juste avant d'entrer, Thiébaud se pencha vers moi.

— Êtes-vous prête ?

Je hochai la tête, résolue. Après la nuit dernière, je me sentais cuirassée par l'amour. L'enchantement qu'il m'avait fait découvrir – par trois fois, comme si nous ne pouvions nous rassasier l'un de l'autre – me donnait la force, ou peut-être l'inconscience, d'affronter la reine Isabelle.

L'intendant nous annonça et nous avançâmes ensemble sous la toile, la main de Thiébaud soutenant la mienne. Isabelle avait pris place devant une écritoire et rédigeait une missive. Un court silence, rompu seulement par le gratterement du papier, puis elle leva les yeux vers nous.

— Ma dame, s'inclina mon compagnon, je vous présente ma future épouse, Morgane de Helesy, comme vous me l'avez accordé.

Sa voix ronflait d'une fierté contenue. Je plongeai aussitôt dans une révérence, dévisageant la reine à travers mes cils baissés. Ses lèvres serrées et ses épaules raidies exprimaient le déplaisir que ma vue lui causait.

— À votre service, ma dame, si cela vous agréé.

— Un service bien piètre vis-à-vis de la royauté si j'en crois les dernières nouvelles.

Je me redressai, le dos rigide sous la colère.

Après tout ce que cela m'avait coûté !

— J'étais aux ordres de la reine de Navarre, rétorquai-je néanmoins d'une voix égale. Je ne pense pas qu'elle ait eu des reproches à me faire.

À côté de moi, Thiébaud retint son souffle, un pli soucieux barrant son front.

— Des ordres qui vous déplaisaient peut-être ? s'enquit Isabelle. Ce qu'il est advenu a dû grandement vous soulager.

Je l'observai discrètement. Était-ce un piège ? S'attendait-elle à ce que je crache mon fiel maintenant que Marguerite était déchue ? Ou au contraire que je la défende ? Je repensai un bref instant à la nuit dernière, au bonheur que j'avais ressenti dans les bras de Thiébaud. Je pouvais presque comprendre la princesse à présent. Qu'aurais-je été capable de risquer pour garder l'amour de mon chevalier ? Qu'étais-je en train de faire en ce moment même ? Je subissais un interrogatoire insultant auprès d'une femme méprisante et dénuée de pitié. Non vraiment, je ne pouvais accabler davantage Marguerite.

— Il ne m'appartenait point de juger ses ordres, ma dame, je n'étais que sa suivante. Mais elle s'avéra bonne envers moi et je lui fus totalement dévouée. Comme je le serai vis-à-vis de vous pour l'amour de messire Thiébaud qui vous a juré fidélité.

Je glissai un œil vers celui-ci. Il acquiesça des yeux. Il semblait que je m'en sortais honorablement. Je lui adressai un bref sourire rassurant.

N'avais-je pas vécu toute ma vie au milieu de différentes cours ? Malgré moi, j'en connaissais les chausse-trappes.

La reine sembla apprécier ma franchise. Je commençais à me détendre quand elle déclara :

— Mon entourage n'est point un lieu de débauche. Aussi, avant de m'attacher vos... services, je tiens à m'assurer que vous êtes une jeune femme vertueuse.

Un frisson de peur remonta le long de mon dos. Avais-je eu tort hier de me donner à Thiébaut ? La reine allait-elle m'imposer un examen humiliant auquel j'échouerais à coup sûr ?

Mon chevalier me pressa légèrement les doigts avant de prendre la parole.

— Morgane n'avait point adopté les pratiques licencieuses des princesses, ma dame. J'en répons sur mon honneur.

Cette fière certitude dans sa voix me galvanisa. Je redressai le dos, heureuse de ne plus y percevoir le moindre doute. Isabelle braqua son regard glacé sur lui pour jauger de sa sincérité. Il ne se déroba pas. Un silence inconfortable régna un long instant entre eux, une communication silencieuse dont j'étais exclue.

— Je connais votre droiture, messire, finit-elle par déclarer avec un discret sourire après avoir brièvement haussé un sourcil étonné. Très bien. Si vous me le confirmez avec tant de flamme, je ne m'opposerai pas à cette union... même si vous méritiez assurément mieux.

Je poussai un discret soupir de soulagement en dépit de cette dernière pique. Nous avions réussi, elle ne nous séparerait pas.

— Par tradition, il me faut d'ailleurs vous offrir un cadeau de nocces, reprit-elle à mon intention. Que désirez-vous, damoiselle ?

Je me mordillai les lèvres, tout en jetant un coup d'œil à mon compagnon. Il avança d'un pas.

— Ma dame...

— C'est à votre fiancée que je parle ! Lui déniez-vous déjà toute liberté à s'exprimer par elle-même ? Je ne le tolérerai point !

Il s'interrompit, mouché, tandis que mes pensées tournoyaient dans ma tête. Qu'espérait-il que je demande pour nous ? Une charge ? Des terres ? Des bijoux ? Pour ma part, je ne désirais rien de plus que mon droit au bonheur. Était-ce un nouveau test de la part d'Isabelle dont il avait cherché à me préserver ?

Je pris une longue inspiration et parcourus des yeux l'opulence de la tente, son ameublement précieux et la somptueuse tenue de la reine. Elle était riche.

Comme une fourmi avare.

Un bref instant, la voix ironique de Marguerite retentit dans ma tête. La nostalgie de sa cour gaie et légère m'effleura rapidement avant de s'estomper. J'avais trop souvent dansé sur une corde raide pour regretter ces temps incertains. Chassant ces réminiscences d'un froncement de sourcils, je m'obligeai à revenir au présent. Il ne fallait pas que j'indispose Isabelle par une requête trop ambitieuse, tout en lui montrant que je ne méprisais point son offre.

— Je souhaiterais seulement que vous appeliez Anne Wright à la cour, déclarai-je. Je serais heureuse de l'avoir comme témoin à mes épousailles,

avec vous-même, si vous nous consentez cet honneur.

Anne, mon amie. Je revoyais son sourire, son insatiable curiosité et sa gaieté contagieuse. Elle en serait ravie, elle qui aimait tant les mondanités. Mon regard se tourna vers Thiébaud qui m'approuva d'un sourire et mon cœur se dilata de joie.

La reine eut un signe de tête satisfait.

— Cela m'agréa, damoiselle.

Puis elle nous congédia, reprenant son courrier.

Nous sortîmes de sa tente sans un mot, toujours sous le coup de cette confrontation. Après une dizaine de pas, Thiébaud m'attira derrière un pavillon et me serra contre lui, ses mains emprisonnant fermement ma taille, comme s'il avait craint lui aussi l'issue de cette rencontre. Puis il se pencha vers moi et nos lèvres se dévorèrent avec passion.

— Vous avez été brillante, murmura-t-il contre ma bouche. Lucide, pleine de dignité, respectueuse mais sans servilité. La reine Isabelle finira par vous apprécier à votre juste valeur, vous verrez... Quant à moi, si vous saviez comme je vous aime !

Je tressaillis à cette déclaration et me laissai aller, vidée de mes forces, contre son torse. Alors qu'il m'étreignait ardemment, je me remémorai notre entrevue. L'intransigeance d'Isabelle semblait telle que je doutais qu'elle me pardonne un jour ma complicité dans l'affaire des princesses, quoi que Thiébaud en dise. Sans que cela me tracasse outre mesure. Entre l'amitié d'Anne et l'amour de mon chevalier, je me sentais de taille à affronter les années à venir : l'acrimonie de la reine, les barons toujours hostiles, les petites gens qui grognaient à cause de mauvaises récoltes et l'arrivée de nouveaux jeunes loups dans l'entourage du faible roi Édouard. Des nouvelles

fâcheuses dont m'avait fait part Thiébaut lors de nos chevauchées, n'hésitant pas à partager ses préoccupations avec moi.

Six ans après notre rencontre, j'osais enfin m'abandonner aux élans impérieux d'un amour passionné.

Peut-être qu'un jour Isabelle en connaîtrait de semblables ? pensai-je soudain, comme saisie d'une prescience.

Je me blottis davantage contre mon compagnon. Il m'emprisonna plus étroitement entre ses bras et je soupirai de bien-être alors que le désir gagnait peu à peu mon sang. La marée ne serait pas haute avant plusieurs heures.

ÉPILOGUE

Paris, décembre 1325

Cela faisait neuf mois que nous étions retournés en France. La reine Isabelle était venue rencontrer son frère, le nouveau roi, pour résoudre une énième querelle à propos de la Guyenne. Un voyage qui avait eu tout d'une fuite.

Depuis plusieurs années, Hugues le Despenser, le nouveau favori du roi Édouard II rançonnait sans scrupule l'Angleterre en privant de nombreux hommes et femmes de leurs rentes légitimes, et cherchait même à briser le mariage royal. D'abord impuissante, la reine avait vu son avenir s'éclaircir quand son jeune fils l'avait rejointe et, malgré ses ennuis pécuniaires, elle était décidée à ne point regagner l'Angleterre tant que le favori régnerait à sa place.

En ce glacial jour de décembre, après avoir assisté à l'enterrement de son oncle Charles de Valois, Isabelle s'était retirée avec ses suivantes les plus fidèles, qu'elle ne pouvait plus entretenir, dans le palais mis à disposition par son frère. Regrettant une fois de plus l'absence de mon amie Anne restée à Londres, j'observai la reine alors qu'elle se tenait auprès de la cheminée, songeuse. À quoi donc pensait-elle depuis qu'elle avait discuté avec la comtesse de Hainaut, la fille du défunt ?

Soudain, Thiébaud se fit annoncer. Je redressai la tête, heureuse de croiser durant quelques instants le regard de mon époux. J'attendais avec impatience qu'Isabelle nous libère de son service afin de le rejoindre comme

chaque soir depuis notre mariage. Ses yeux me cherchèrent machinalement et il m'adressa une œillade remplie de promesses avant de se tourner, plus sérieux, vers sa reine.

— Ma dame, le baron Roger Mortimer vous demande une audience.

Je fronçai les sourcils. Mortimer, un des lords révoltés contre le roi, emprisonné pour haute trahison à la Tour de Londres. Il s'en était spectaculairement évadé deux ans plus tôt et s'était réfugié dans le Hainaut, une nouvelle qui avait stupéfié la cour.

De quoi voulait-il l'entretenir ? Venait-il plaider sa grâce ?

Isabelle se leva, sa robe noire avec élégance se déployant autour d'elle.

— Faites-le entrer, sire Thiébaud.

Il acquiesça et revint avec un homme dans la trentaine tout nimbé d'une aura de puissance. Son regard de fer balaya la pièce avant de s'arrêter sur la souveraine dont les atours faisaient ressortir l'éclatante blondeur. Un léger sourire naquit sur son visage et il s'inclina.

— Ma reine, maintenant que votre fils est auprès de vous et que Sa Sainteté le pape vous est favorable, il est temps d'agir.

— Agir ? Expliquez-vous !

Il se rapprocha d'un pas au mépris de la bienséance.

— Nos intérêts convergent, déclara-t-il d'une voix vibrante. Unissons-nous ! Je serai votre chef de guerre. Vous serez la légitimité de notre cause.

La reine haussa un sourcil. Dans mon coin, je ne ratais pas une miette de cet échange insolite. Ébahie par cette proposition cavalière, je devisageai le baron avec attention. Je me rappelai le jour où je l'avais rencontré. J'avais quinze ans et il se faisait adouber en même temps que le roi Édouard. Il

semblait toujours habité par la même audace que le jour où, avec d'autres jeunes chevaliers, il avait déserté sans remords l'armée anglaise en guerre contre l'Écosse pour participer à un tournoi en France.

— Pour faire quoi ? demanda Isabelle, ce qui me ramena au présent.

— Pour envahir l'Angleterre. Renverser cet époux indigne qui vous laisse dans l'indigence. Nous emparer du trône. Ensemble !

Un bref instant, les yeux de la souveraine se mirent à briller, puis sa voix claqua, sèche.

— Au profit de mon fils !

— Pour votre fils, bien sûr, s'inclina-t-il avec un temps de retard.

Dans la petite pièce, l'air semblait crépiter. Deux volontés sans faille, une même soif de pouvoir, face à face, reconnaissant en l'autre son semblable. Isabelle enveloppa le baron de son beau regard glacé, l'évaluant durant un long instant. Mais les commissures de ses lèvres tremblaient imperceptiblement, signe d'une certaine excitation comme je l'avais appris à son service.

— Laissez-moi y réfléchir, finit-elle par dire.

Il insista.

— Il n'est plus l'heure de tergiverser. Il n'y a pas d'autre solution. Le Despenser est un nuisible qu'il nous faut abattre, pire que Gaveston en son temps. Il mène l'Angleterre à la ruine !

— C'est à moi d'en décider, tiqua-t-elle. Je suis la reine.

Je la dévisageai, surprise. Sa protestation n'avait point son piquant coutumier.

— Bien entendu, acquiesça-t-il. J’attendrai votre réponse comme votre humble et fidèle sujet.

Mais il n’avait rien d’humble quand il la salua, l’œil flamboyant, retenant sa main plus longtemps que nécessaire. En dépit de cette insolence, l’expression d’Isabelle s’adoucit. Puis Mortimer quitta la pièce avec Thiébaud, chargé de le raccompagner.

— Quel homme ! murmura une jeune suivante près de moi, presque pâmée.

J’en convenais volontiers. Mais j’avais déjà connu un tel regard, dont l’ardeur avait balayé à l’époque toutes mes réticences.

Thiébaud.

Un frémissement de désir m’envahit. Qu’il nous rejoigne vite et m’enlève à la cour pour une de ces nuits enchanteresses dont il avait le secret.

Isabelle revint vers la cheminée, s’assit, puis se releva pour se rendre à la fenêtre, une agitation qui ne lui était pas naturelle. Après un long moment de ce manège, elle déclara brusquement :

— Morgane, venez ici. Vous allez transmettre ma réponse au baron.

Je sursautai. Jamais la reine ne faisait appel à moi si elle pouvait faire autrement. Ou seulement pour les besognes les plus ingrates. Avec retard, je hochai la tête et m’approchai. Elle me chuchota quelques mots à l’oreille. Je retins un frisson.

— Cela sera fait, ma dame, acquiesçai-je, stoïque, malgré la boule glacée logée au fond de mon ventre.

Tout recommençait !

Mais aujourd’hui, je n’étais plus seule.

FIN

NOTE DE L'AUTRICE

L'anecdote des aumônières fut rapportée par un chroniqueur postérieur aux événements et est, de ce fait, peut-être sujette à caution, même si nul témoignage n'est venu jusqu'à présent l'infirmier. Cependant, le scandale et ses conséquences, connus sous le nom d'*affaire de la tour de Nesle*, furent bien réels et mentionnés par plusieurs sources historiques.

Il n'y eut jamais de nouvelle croisade. Marguerite de Bourgogne décéda après un an d'enfermement, probablement des mauvaises conditions de sa détention ou peut-être étranglée sur ordre de son époux, pressé de se remarier. Jeanne fut disculpée au bout de quelques mois et Blanche, qui nia jusqu'au bout, resta prisonnière durant dix ans avant de devenir religieuse.

Les trois fils de Philippe le Bel régnèrent l'un après l'autre et moururent tous de manière précoce sans avoir engendré de garçon viable, malgré le remariage de deux d'entre eux. La couronne de France qui, depuis trois siècles, avait toujours vu un fils succéder à son père passa alors à une branche cadette, avec Philippe VI, leur cousin, et la dynastie des Capétiens laissa la place à celle des Valois.

S'estimant plus légitime, Édouard III, le fils d'Isabelle, contesta cette décision, débutant ainsi la fameuse guerre de Cent Ans.

Quant à Isabelle, elle prit Roger Mortimer pour amant et s'allia aux barons révoltés. Puis elle envahit l'Angleterre et renversa son époux, qui fut discrètement exécuté.

Mortimer et Isabelle s'entendirent si bien pour assurer la régence, partageant le même goût du faste et du pouvoir, qu'Édouard III, devenu majeur, dut à son tour éliminer le baron, malgré la supplique de sa mère de l'épargner, pour récupérer son trône.

Une incroyable succession d'évènements en quelques années à peine... peut-être due à une malédiction proférée par un vieil homme indûment condamné à mort par Philippe IV le Bel.

Mais ceci est une autre histoire...

À découvrir au printemps 2024.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je remercie mes fidèles relectrices, toujours au top, sans lesquelles rien ne serait possible. Vos remarques pleines de pertinence et vos avis salutaires m'ont, comme d'habitude, été inestimables. Encore mille mercis à Audrey, Marine, Sophie, Virginie et bien sûr ma mère.

Merci aussi à vous mes lecteurs pour vos commentaires et votre enthousiasme qui m'encouragent plus que jamais à partager mes histoires.

À PROPOS DE L'AUTRICE

Marie Dewitte s'est découvert une passion pour l'Histoire depuis le jour où, à douze ans, elle a chapardé son premier roman historique dans la bibliothèque maternelle. Aussi quand, bien des années plus tard, lors de ses longs trajets quotidiens en train, elle décide de donner vie aux nombreuses histoires qui fourmillent dans sa tête, c'est souvent dans un lointain passé qu'elle va les chercher.

Touche à tout, elle navigue avec autant de plaisir entre l'historique, le contemporain ou le fantastique, voire les trois à la fois, tant que ses héros font preuve d'une volonté sans faille pour surmonter les obstacles qu'elle adore glisser sur leur route et trouver au bout du chemin le bonheur et l'amour.

Pour m'écrire : www.marie-dewitte.fr

OceanofPDF.com

NOTES

[← 1]

Marguerite de France. Dans un souci de clarté, j'ai gardé la forme anglicisée pour la suite.

[← 2]

Neuvième heure du jour, environ quinze heures.

[← 3]

Avant son mariage, Édouard II eut bien un bâtard, Adam FitzRoy, d'une suivante de la reine Marguerite dont on ignore l'identité. J'ai choisi d'en faire la mère de mon héroïne.

[← 4]

Riche tissu de soie.

[← 5]

Une danse médiévale en cercle.

[← 6]

Charles de Valois et Louis d'Évreux, frères de Philippe le Bel.

[← 7]

Les beaux-frères et belles-sœurs étaient appelés frères et sœurs. En l'occurrence, Isabelle avait trois frères et trois belles-sœurs, mais aucune sœur de sang.

[← 8]

Milieu de la nuit.

[← 9]

Querelleur. Le triste patronyme que la postérité accolera à Louis X.

[← 10]

Résidence des rois et siège de leur pouvoir, il se tenait sur la pointe de l'île de la Cité. La Conciergerie en constituait une partie.

[← 11]

Seuls deux ponts permettaient de rejoindre l'île de la Cité : le Grand-Pont appelé aussi Pont-au-Change depuis la rive droite près du Châtelet, et le Petit-Pont depuis la rive gauche face à la rue Saint-Jacques.

[← 12]

Il serait le légendaire premier roi des Francs.

[← 13]

À une quinzaine de lieues de Paris en direction du sud-ouest.

[← 14]

La reine Isabelle s'y résoudra trois jours plus tard, sur l'instance de tous, à condition de ne pas dépenser plus que nécessaire.

[← 15]

Ils ont été roués, écorchés vifs, émasculés, leurs entrailles recouvertes de plomb fondu, leurs corps traînés par des chevaux, puis ils furent décapités avant que leurs dépouilles ne soient pendues par les aisselles à un gibet où elles pourrissent probablement.

[← 16]

Les comptes royaux font mention d'une entrevue entre Isabelle et son père au cœur de la nuit du 6 avril 1314.